Audouard

Thérapeutique Fièvres Intermittentes

PARIS
IMPRIMERIE EMILE MARTINET
2, RUE MIGNON, 2
1877

115378

NOUVELLE THÉRAPEUTIQUE DES FIÈVRES INTERMITTENTES,

EXPOSÉE

DANS TROIS MÉMOIRES

QUI TRAITENT:

1°. D'un nouveau fébrifuge propre à remplacer le quinquina dans la curation des fièvres intermittentes;

2°. De l'utilité des Sinapismes contre les fièvres intermittentes anciennes, particulièrement contre les fièvres quartes qui ont résisté au quinquina.

3°. Des Céphalalgies périodiques déterminées par l'insolation, et de leur analogie avec les fièvres intermittentes.

PAR M. AUDOUARD,

Médecin ordinaire de l'Armée d'observation de l'Elbe, ex-Médecin en chef des Hôpitaux militaires de l'Istrie, de Venise, de Rome (armée d'Italie), de Figuères et de Gironne (armée d'Espagne), membre de la société de médecine-pratique de Montpellier, et de plusieurs autres sociétés de médecine et littéraires, ancien pharmacien des armées, etc.

PARIS,

Chez AUGUSTIN MÉQUIGNON l'aîné, fils, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 9.

DE L'IMPRIMERIE DE TESTU.

1812.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVANT-PROPOS.

J'AVAIS formé le dessein de profiter de mon passage à Paris, pour publier les topographies médicales que j'ai faites de Venise, de Rome et de Gironne, pays qui méritent une attention particulière, non-seulement par eux-mêmes, mais encore par les maladies meurtrières qui y règnent tous les ans. J'étais fondé à croire qu'un travail de cette nature tournerait directement à l'utilité des armées, en éclairant les médecins sur le caractère de ces maladies, lorsqu'une considération m'a décidé à en retarder la publication. Cette considération est tirée de la nécessité, dans laquelle j'ai cru me trouver, de faire connaître, par des observations qui me fussent particulières, et que je regardais comme le complément nécessaire à mon sujet, les divers degrés d'influence des climats sur les hommes de différentes nations : mais il me manquait de pouvoir indiquer le caractère des maladies chez les Français, appelés à vivre sous l'âpre climat du Nord (1). La nouvelle destination qui vient de m'être donnée, pour ce pays, va m'en fournir l'occasion et les moyens.

---

(1) Au commencement de l'an 1806, j'eus à traiter les militaires d'une division française, qui, sous les ordres

On pourrait même faire, en ce genre, un travail complet, si les médecins militaires s'entendaient pour y concourir; et l'on parviendrait à former une topographie médicale générale non moins utile aux armées que les topographies locales, qui facilitent la marche des troupes, et en assurent le succès. Les deux ouvrages qui ont été publiés sur la campagne d'Égypte ; l'un, par M. le baron Desgenettes (1), inspecteur général du service de santé; et l'autre par son collègue M. le

---

de M. le général comte Seras, occupait l'Istrie ; de là je fus appelé à l'hôpital de Venise, où je pratiquai jusqu'au mois de mai 1807 ; la garnison de cette ville était française. Ensuite, je me rendis à l'hôpital de Rome où j'eus à traiter, en 1807, les malades du régiment d'Isembourg composé d'allemands. En 1808, une division commandée par M. le général comte Miollis, nous donna beaucoup de malades ; cette division était toute française. Après avoir rempli ces trois destinations en Italie, je dus me rendre en Espagne, où, dans la province de Catalogne, j'ai vu des régimens français, italiens, napolitains, westphaliens, suisses, saxons, wurtzbourgeois, et des princes de la confédération du Rhin. Les maladies n'ont pas affligé également les corps de cette armée, car on a remarqué que les régimens allemands ont perdu beaucoup plus d'hommes dans les hôpitaux, que les français ou que les italiens.

(1) W. Histoire médicale de l'armée d'Orient, Paris, 1802.

baron Larrey (1), prouvent l'importance d'un tel travail, et doivent servir de modèle.

Obligé de renoncer au projet que j'avais formé, je pourrai néanmoins présenter des moyens dont l'utilité médicale peut être commune à tous les lieux et à tous les âges, et qui promettant une guérison facile, seront précieux pour l'homme, qui, par son état de fortune, ne peut point faire les sacrifices qu'exige l'achat des remèdes.

Mon but, en servant la société en général, a été aussi de proposer des traitemens efficaces et économiques contre les affections morbides qui affligent les armées, d'éviter les erreurs ou les infidélités auxquelles la cherté de certains remèdes peut donner lieu, et sur-tout d'épargner aux malades le dégoût qu'inspire le quinquina.

J'ai pris pour sujet les fièvres intermittentes, dont je traiterai dans deux Mémoires : l'un destiné aux fièvres intermittentes ordinaires ou récentes, l'autre à ces mêmes maladies, prolongées pendant long-temps, et qui ont méconnu l'action de l'écorce du Pérou.

Possesseur d'un grand nombre d'observations sur différens fébrifuges indigènes,

---

(1) W. Relation historique et chirurgicale de l'armée d'Orient, etc. Paris, 1803.

je voulais les réunir toutes pour n'en former qu'un même travail : alors j'aurais rapporté celles que j'ai faites, dans les hôpitaux de Perpignan, avec l'écorce de cerisier sauvage, et avec celle de saule blanc ; expériences qui ont été répétées, par plusieurs de mes confrères, dans ces mêmes hôpitaux. J'aurais rapporté aussi celles qui me démontrèrent, en Italie, que l'écorce des racines du frêne, associée à celles dont nous venons de parler, augmentait leurs vertus fébrifuges ; et je n'aurais pas négligé de dire un mot sur ce que le docteur Valli et moi avons obtenu, à l'hôpital de Venise, de la gélatine, du sumac et de l'écorce de marronier, donnés contre les fièvres d'accès ; mais aucun de ces moyens ne m'ayant paru aussi efficace qu'un nouveau fébrifuge dont j'indiquerai la composition, j'ai cru plus convenable de limiter mon travail à ce qui peut être dit de ce dernier ; et comme il fait la base du traitement des fièvres intermittentes primitives et essentielles, je placerai le mémoire dont il est le sujet, avant celui où il sera question de ces mêmes maladies surnommées *chroniques*.

Il y a plusieurs années que j'expérimentai en Italie l'effet des sinapismes contre ces dernières, persuadé qu'elles n'étaient plus que des habitudes pathologiques qu'il fallait chan-

ger par des moyens perturbateurs ; je ne fus point trompé dans mes conjectures. J'ai répété ces mêmes expériences en Espagne; et le succès ayant couronné mes tentatives, j'ai pris la plume pour en donner connaissance au public, par un Mémoire qui sera le second dans ce volume.

Le nouveau fébrifuge que je ferai connaître est composé de trois remèdes héroïques, extraits naturels tirés du règne végétal, et dont les principaux nous sont apportés du Levant. Les plantes qui les produisent ont été naturalisées déjà en France et en Espagne, et il y a peu d'années que l'un de ces remèdes était un objet de commerce pour les habitans du pays où était autrefois Sagonte. Ce sol recommandable par d'anciens souvenirs, et plus encore par l'éclat qu'il reçoit de la présence des armées françaises qui viennent d'en faire la conquête, s'ouvrira pour faire croître la canne à sucre à côté de la plante fébrifuge, et pour donner d'autres produits non moins utiles qu'il fournissait autrefois.

Ce fébrifuge qui agit sous un très-petit volume, est administré plus commodément que le quinquina dont il réunit les propriétés.

On voit reparaître de temps en temps cette question, y a-t-il des fièvres intermittentes limitées à quelque partie du corps ? et l'on

n'y a pas encore répondu d'une manière satisfaisante. Dans la vue de fournir, à ceux qui s'en occupent, des moyens d'en démontrer l'affirmative, je donnerai un troisième mémoire sur les céphalalgies périodiques, maladies que je considère comme des pyrexies partielles. Lorsque j'ai eu à les traiter, je ne connaissais pas le nouveau fébrifuge dont je viens de parler, et qui, je crois, servira utilement à les combattre, car je démontrerai leur analogie avec les fièvres intermittentes.

Me proposant d'écrire séparément sur ces trois genres de pyrexies, et voulant réunir en un seul volume les trois mémoires qui leur seront consacrés, j'ai dû leur donner un titre commun. Tel est celui de *nouvelle Thérapeutique*, etc., que j'ai adopté, moins dans l'intention d'annoncer un travail complet sur les fièvres intermittentes, que des vues nouvelles sur leur traitement.

MÉMOIRE

MÉMOIRE

Sur *un nouveau fébrifuge propre à remplacer le quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes.*

Par M. AUDOUARD,

Médecin des armées de S. M. l'Empereur et Roi.

Quid sit venenum febrile? Sive id intus natum fuerit, sive ab extra admissum, haud facile est explicatu, quia sensus omnes nostros plane superat, atque fugit; æque ac spiritus ipsi qui eo imbuuntur. Ideò que satis est ejus talem existentiam a posteriori, seu effectu, probari.

Mortoni pyretolog. exercitatio I, Cap. vi.

Depuis quelques années, les fièvres intermittentes sont le sujet de beaucoup d'expériences, autant pour perfectionner leur thérapeutique, que pour remplacer le quinquina exotique par des productions indigènes. Je sais que des médecins recommandables ont fait leurs efforts pour que le Français trouvât, dans les lieux qui l'ont vu naître, des remèdes efficaces contre ces fièvres, et que leur zèle n'était pas moins

entretenu par la sollicitude du Gouvernement, dirigée vers ce même but, que par leur dessein de servir l'humanité. Le succès a couronné faiblement ce concours de vues et de travaux philanthropiques; et les expériences, faites avec l'écorce de marronier, ou avec d'autres produits indigènes, n'ont pas indiqué encore le moyen de remplacer le quinquina. Pendant que mes confrères étaient appliqués à des recherches d'un si haut intérêt, loin d'eux, et au milieu du tumulte des armées, je marchais au même but. Comme eux, jaloux de mériter la bienveillance de notre auguste Souverain, je voulais m'entourer des accens de la reconnaissance des militaires dont la santé m'était confiée, pour offrir tout à la fois l'hommage de mes travaux et celui de mes succès. Dans les hôpitaux de l'armée de Catalogne, que je viens de quitter, j'ai essayé un fébrifuge composé de trois remèdes héroïques qui sont entre les mains de tous les praticiens. De nombreuses observations déposent en faveur de son efficacité; je les rapporterai avec le plus grand scrupule. Je n'ai pas usé de mystère dans mes expériences, et

encore moins dans la préparation du fébrifuge, que j'ai même confiée à d'autres mains que les miennes, puisque la formule en a été exécutée par MM. les pharmaciens des hôpitaux dans lesquels j'ai exercé. L'hommage que j'en fais est désintéressé; je ne saurais faire un secret de ce qui peut tourner au bien de l'humanité.

Avant de parler de ce nouveau fébrifuge, et des avantages que j'en ai retirés, je crois nécessaire de rappeler les idées générales dont l'étiologie et la thérapeutique des fièvres intermittentes ont été l'objet; et, néanmoins, je me bornerai à celles qui ont eu le plus de crédit, afin d'éviter des détails qui donneraient trop d'extension à ce Mémoire.

C'est un sujet de curiosité que la controverse qui règne sur la nature et sur les causes des fièvres intermittentes. De grands médecins s'en sont occupés; et, depuis Hippocrate jusqu'à nous, on a vu se succéder tant d'opinions diverses, touchant cette partie de la pathologie, que l'on serait fort embarrassé sur le choix de celle que l'on doit adopter, si cette multiplicité même ne jetait dans la défiance sur leur valeur, et

ne portait à de nouvelles recherches. Telle est la position où je me suis trouvé en entrant dans la carrière médicale. Obligé de fouiller dans un terrain sur lequel s'étaient exercés les maîtres de l'art, j'ai abandonné les livres pour étudier les maladies auprès des malades même, et j'ai interrogé l'observation-pratique plutôt que les auteurs. En relisant leurs ouvrages, je me suis confirmé dans les vérités que j'avais aperçues, et j'ai cherché à éviter les erreurs dans lesquelles ces médecins sont tombés; heureux si j'ai atteint ce but. Les opinions que je vais émettre, sont explicatives de ce que l'observation a soumis à mon examen, et je les garantirai de l'influence et de la partialité que l'esprit de système répand dans beaucoup d'écrits.

Depuis que j'exerce dans les hôpitaux militaires, j'ai donné une application particulière aux fièvres intermittentes; ce qui m'a été d'autant plus facile, que j'ai eu à les traiter dans divers pays où elles sont établies d'une manière endémique, comme dans la Lombardie, à Venise, à Rome, et dans certaines places fortes d'Espagne, telles que Figuères et Gironne, où j'ai prolongé

mon séjour assez long-temps pour voir ces fièvres dans les saisons même où elles exercent leurs ravages. Chacun de ces pays m'a offert ces mêmes maladies avec des différences que je n'ai pas négligé de noter; et, cependant, j'ai pu me convaincre que leur essence était toujours la même. Plus actives dans quelques lieux, comme à Venise et à Rome, elles me fournissaient des fièvres intermittentes pernicieuses; plus modérées, comme dans la Lombardie, ces fièvres avaient une marche moins rapide, ainsi qu'en Espagne, où la complication bilieuse était d'une considération majeure. Mais, quelque forme, ou quelque nuance qu'elles aient empruntée, elles n'ont pu me cacher l'état nerveux qui les caractérise; aussi, afin de poser un fondement invariable de ma théorie, je donnerai sur ces maladies la définition suivante:

La fièvre intermittente est une affection nerveuse périodique, suscitée par un délétère dont la nature est si fine et si subtile que nos sens ne peuvent la saisir ni la reconnaître.

Cette fièvre a différens types, connus

sous les noms de *quotidien*, *tierce*, *quarte*, etc., selon que sa périodicité se répète tous les jours, ou tous les deux ou trois jours; elle est dite *double quotidienne*, *double tierce*, *double quarte*, etc., selon une correspondance d'accès alternatifs : ces distinctions sont connues de tous les praticiens ; aussi me dispenserai-je d'en parler plus en détail. La fièvre intermittente a, quelquefois, entre ses paroxismes, des intervalles plus longs, comme une semaine, un mois, etc., ce qui constitue les intermittences hebdomadaires, mensuelles, etc. On en a vu une qui revenait tous les ans; mais cette espèce est si rare, que l'Histoire ancienne et l'Histoire moderne se réunissent pour nous en fournir un seul exemple ; il est tiré de Pline (1), et a pour sujet *Antipater*, poëte de Sidon. Je transcrirai ce passage : « *Antipater Sy-* » *donius poëta omnibus annis, uno die* » *tantum natali, corripiebatur febre, et* » *eo consumptus est satis longâ Senectâ.* » On peut donner à la fièvre intermittente

(1) *Caii plinii secundi histor. natur.* Lib. VII Cap. LI, parties 1723.

autant de surnoms qu'elle offre de variétés dans sa périodicité. Ces surnoms sont toujours tirés de la durée du temps qui s'est écoulé entre deux paroxismes, mais ils n'expriment pas une maladie différente.

D'où dépend la périodicité de la fièvre intermittente? Pouvons-nous en tirer quelque conséquence utile? Cette périodicité est le phénomène inséparable de la cause qui engendre la fièvre, et ne constitue pas la maladie; elle contribue à sa forme, comme le frisson qui en est le symptôme principal. Ces modes ne sont que l'expression de la souffrance d'un système dont l'influence générale fait concourir toutes les parties du corps à l'inquiétude qu'il éprouve lui-même. Il n'est pas plus raisonnable de déterminer la cause de la périodicité, qu'il ne le serait de rechercher pourquoi les êtres de la nature diffèrent les uns des autres par leur conformation, pourquoi chacun d'eux a son organisation et sa forme particulières, et quelle est la cause de cette différence.

Aussi nous nous bornerons à reconnaître ce qui est positif, sans dessein de donner l'interprétation du silence et des secrets

de la nature. Ne faisons pas, comme Sydenham, d'inutiles efforts pour prouver l'identité qu'il suppose exister entre la fièvre continue et l'intermittente, en disant que la première, dont la durée commune est de quatorze jours ou de trois cent trente-six heures, ressemble à une fièvre quarte qui durerait six mois, et dont chaque paroxisme serait de cinq heures et demie environ, ce qui reviendrait à un total de trois cent trente-six heures de fièvre; en sorte que, par cette manière de voir, une fièvre intermittente ne serait qu'une fièvre continue divisée en fractions. Mais cela ne nous apprend pas encore pourquoi ces fractions ont lieu, ou bien pourquoi la santé semble renaître après l'accès, comme une campagne riante reprend tous ses attraits après l'orage. Le grand Sydenham s'est donné beaucoup de peine pour établir une supposition en faveur de laquelle il ne produit que des incertitudes; car, que peut-on dire de positif sur la durée d'une fièvre quarte, ou de ses paroxismes? Mais ce n'était là qu'une idée renouvelée du Père de la Médecine, qui, souvent vrai dans ses calculs, ne pourrait être avantageu-

sement cité lorsqu'il fait espérer la guérison naturelle d'une fièvre tierce ou quarte exquise, après plusieurs accès dont il détermine le nombre.

Pour nous, nous dirons que la périodicité des fièvres intermittentes est une de leurs formes constantes, qui les caractérise le mieux, et que cette périodicité ne trouve point sa cause dans l'individu où elle s'exerce, ni dans les humeurs plus ou moins naturelles qu'il renferme, ni dans les solides qui en marquent le retour, mais bien dans l'essence particulière de la maladie; et que la diversité des types ne constitue pas des affections différentes, parce que c'est toujours la même fièvre dont la saison ou l'idiosyncrasie du sujet rapproche ou éloigne les paroxismes.

En quoi consiste l'essence des fièvres intermittentes? Est-elle dans la nature, formée isolément? Est-il quelque lieu, quelqu'être vivant ou inanimé qui la renferment? Non, sans doute, elle est épidémique, et nullement contagieuse; elle tire sa force d'elle-même, sa composition des agens atmosphériques unis à des vices de nos humeurs, et ses moyens, de l'homme

contre lequel elle dirige exclusivement son action, d'après une affinité pathologique.

L'observation médicale nous montre les fièvres intermittentes dans beaucoup de pays, mais dans des degrés bien différens, et avec plus ou moins de férocité. Que l'habitant du nord soit atteint d'une fièvre intermittente, il n'a pas à craindre qu'elle se revête du caractère pernicieux, ni qu'elle menace directement ses jours, tandis que dans les contrées méridionales elle est quelquefois mortelle, même à son début.

Dans ce premier aperçu, nous avons déjà une cause générale qui s'exerce sur l'homme, et sur tout ce qui l'entoure, savoir la chaleur. Son pouvoir est constaté, non-seulement par la différente température des pays, mais même par celle des saisons.

Il est aussi rare d'observer une fièvre intermittente chez les peuples septentrionaux, qu'aux mois de janvier et de février chez les méridionaux; d'où l'on peut affirmer que la chaleur atmosphérique est le premier mobile des fièvres intermittentes. Il sera bien difficile de déterminer si son action est plus nuisible à l'homme en tant qu'il

en est frappé directement, ou bien parce qu'il se trouve placé dans un milieu où elle s'exerce sur des substances dont elle hâte la fermentation, et la décomposition. On serait porté à croire quelquefois que le produit de cette fermentation est l'unique cause des fièvres; et, dans d'autres circonstances, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la variabilité de la température, soumettant le corps de l'homme à des oscillations de froid et de chaud, dérange l'ordre de la transpiration, et détermine la fièvre. Une opinion mixte serait sans-doute la plus admissible; car, si nous reconnaissions comme cause suffisante des fièvres, les déplacemens de la matière de la transpiration, pourquoi, au lieu de cette série non interrompue de fièvres intermittentes automnales, n'aurions-nous pas à observer des rhumatismes aigus, des pleurésies, des inflammations générales ou limitées, des catarres, et tant d'autres maladies qui dépendent très-directement des vices de la transpiration. Cette difficulté est applanie par M. le baron Desgenettes, lorsqu'il nous dit : « La peste a attaqué plus particulièrement » les hommes exposés à passer subitement

» d'une atmosphère chaude à une atmos-
» phère froide, et réciproquement, etc. » (1).
C'est pourquoi une théorie basée sur ce principe, que les causes occasionnelles ne servent qu'à mouvoir la disposition aux maladies, sera sans doute la plus applicable aux fièvres intermittentes, et nous dirons que la disposition est l'effet de l'action plus ou moins lente du délétère fébrile qui attaque les solides, et les liquides du corps vivant.

Ce délétère peut être considéré comme un virus qui s'introduit dans le corps, non point tel qu'il doit être pour agir de suite, et développer les formes qui le caractérisent, mais d'une nature inconnue, simple encore, incapable de produire des symptômes pathologiques, s'il ne trouve dans le corps humain des associations à contracter, de nouveaux mélanges à former, pour donner lieu à des productions nouvelles qui deviennent les causes premières ou procathartiques des fièvres; c'est un ferment pourvu d'une force inerte; c'est un germe qui doit éclore, lorsqu'il aura trouvé le

---

(1) *Voyez* Histoire Médicale de l'armée d'Orient, Paris, 1802.

lieu, et les circonstances propices à son développement, et ce lieu est, le corps de l'homme qui lui est assigné par un arrêt du destin.

Quel partage affligeant! Orgueilleux de mille dons qui brillent en lui, l'homme placé à la tête de tous les êtres vivans, se trouve aussi supérieur à eux par les faveurs qu'il reçut de la nature, que par les maux auxquels elle l'a asservi. Compensation déplorable! justifiée dans plus d'une circonstance, mais particulièrement par les fièvres intermittentes. En effet, certains animaux sont, par leur organisation, susceptibles d'être atteints de quelques maladies virulentes communes à l'homme, telles sont l'hydrophobie, la gale, l'antrax, etc. Mais aucun ne s'est montré attaquable par les causes qui produisent les fièvres intermittentes. On ne manquera pas de résoudre ce problême en disant que les vices contractés dans l'état de société ont tellement éloigné l'homme de son origine première, qu'il ne lui est plus permis d'invoquer la nature, cette mère commune, pour en recevoir l'immunité contre ses maux. Cette assertion, qui peut être vraie

dans quelques cas, ne peut servir de base à un principe général. En effet, que de lieux ne voit-on pas, éloignés des grandes villes, où, par un travail qui tourne à son bonheur, l'homme reçoit de la terre tout ce qui est nécessaire à son existence, où sans aucune idée des jouissances mondaines, il ignore les besoins qui assiègent son semblable dans l'opulence même! Eh bien! cet homme n'est pas à l'abri d'éprouver une fièvre intermittente qui vient désoler épidémiquement son pays. S'il en est attaqué dans la simplicité de ses mœurs, et dans la frugalité de sa table, ne doit-on pas croire qu'il porte en lui-même une disposition naturelle à ces maladies, ainsi que les matériaux de l'infection?

Lorsqu'on a vu se manifester une épidémie insolite de fièvres intermittentes, ou de tout autre fièvre, on a pu observer auparavant quelque vicissitude notable de l'atmosphère, ou quelque changement et quelque innovation dans le pays même, comme sont de fortes alluvions, le desséchement d'un marais, le curage d'un canal, ou la putréfaction des cadavres que l'on n'aurait pas enterrés profondé-

ment, ainsi que cela peut arriver après une bataille, pendant un siége, etc. Je viens d'être témoin en Catalogne de ce que peuvent les vicissitudes de l'atmosphère pour produire ou augmenter la disposition aux fièvres intermittentes.

Dans les circonstances que je viens de rapporter, la chaleur de l'atmosphère s'exerce sur ces foyers de putréfaction, et y établit le travail de la putréfaction. Elle consume l'humidité en l'attirant dans l'air, et avec cette humidité se dégagent des gas nuisibles à l'espèce humaine. Ces gas ayant l'air pour véhicule, se répandent au moyen des vents, et rendus plus expansibles et plus pénétrans par la chaleur même, ne tardent pas à s'introduire dans nos corps, et à y établir le ferment fébrile dont l'action est plus ou moins favorisée par le tempérament du sujet, par la nature de ses humeurs, par la saison, et par les circonstances déterminantes qui en facilitent le développement.

Tel est le virus ou l'élément des fièvres intermittentes à son origine; il ne peut rien encore, et ne produirait même aucun désordre dans l'économie de l'homme, s'il ne

trouvait à s'y perfectionner, et à s'y associer avec d'autres agens qui augmentent son action morbifique. Je ne fournirai certainement aucune preuve de ce mélange, ni des qualités nouvelles que ce virus acquiert au-dedans de nous; ce travail se passe trop mystérieusement pour que nous puissions en saisir le mode, ou ce qui en résulte intérieurement; mais il ne peut être révoqué en doute, lorsqu'on réfléchit que le vice de l'atmosphère est commun à tous les animaux parmi lesquels il en est plusieurs dont la structure et les fonctions se rapprochent beaucoup de celles de l'homme. Cependant ces animaux que nous avons vus sujets à d'autres maladies communes à l'espèce humaine, ne souffrent pas des fièvres intermittentes. Nous expliquerons cela par l'aptitude individuelle des êtres, et nous dirons que, si l'homme a, de commun avec quelques animaux, une aptitude à certaines maladies, il est aussi exclusivement propre à d'autres. Nous en avons un exemple dans les fièvres intermittentes.

Mais il ne faut pas s'arrêter aux mots, lorsqu'on veut expliquer des choses qui frappent

frappent nos sens. Ainsi, dire que l'homme a une *aptitude* spéciale aux fièvres intermittentes, c'est dire qu'il est en lui, dans son organisation, dans le matériel de son individu, quelque chose qui, favorisant le délétère atmosphérique dont l'introduction dans le corps s'est déjà opérée, active l'action de ce ferment en modifiant sa nature, en s'unissant à lui, ou en lui donnant des qualités qu'il n'avait pas. Tel est alors le germe parfait d'une fièvre intermittente dont le développement se fera spontanément, ou par une cause déterminante qui troublant l'ordre des fonctions, affaiblira la résistance vitale qui s'opposait au pouvoir morbifique.

D'après ce que nous venons d'exposer des conditions nécessaires pour que le délétère donne lieu à un premier accès de fièvre, il serait, ce me semble, contradictoire de dire que quelquefois l'apparition de l'accès suit immédiatement l'absorption que fait le corps du vice de l'atmosphère; c'est ce que l'on a démontré par plusieurs exemples, et particulièrement par celui tiré de Lancisi où il est dit qu'un changement inopiné du vent régnant ayant dirigé

les exhalaisons d'un marais vers un lieu voisin où était une société assez nombreuse, presque toutes les personnes de cette société furent aussitôt saisies de la fièvre ; d'où l'on peut conclure que le délétère, étant introduit, peut déterminer subitement un accès. Ce qui est d'observation, ne saurait être contesté. Mais, touchant le fait qui vient d'être rapporté, comme envers ceux qui auraient avec lui quelque ressemblance, on objectera avec raison, que la prédisposition aux fiévres intermittentes n'est jamais assez manifeste pour qu'on puisse distinguer les cas où elle existe, et ceux où elle n'existe pas. Il est même très-probable que tous les habitans d'un pays fécond en ces sortes de fièvres, sont plus ou moins disposés à les avoir, puisque les causes qui engendrent la disposition, sont communes à tous ; et qu'il n'y a d'exempts que ceux qui, par leur énergie vitale, ou par la bonne constitution de leurs humeurs, ont repoussé, ou même rendu nulles les atteintes du délétère, ou sur lesquels aucune cause occasionnelle ne s'est exercée. Aussi, le fait qui nous est transmis par Lancisi, peut-il être expliqué

de cette manière, que les personnes qui éprouvèrent la fièvre à l'instant qu'elles furent frappées du miasme marécageux, portaient en elles-mêmes la plus grande disposition à cette fièvre, et que le miasme qu'elles absorbèrent dans une proportion extraordinaire, ou le vent qui fut, sans doute, d'une température différente, devint la cause déterminante de l'accès qu'elles éprouvèrent. Pour avoir là-dessus quelque chose de positif, il faudrait que des individus, arrivés nouvellement dans un pays marécageux, fussent mis avec un nombre égal d'habitans de ce même pays, dans les mêmes circonstances, et sous les mêmes causes déterminantes de ces fièvres. On pourrait avoir alors des faits concluans pour ou contre la disposition morbifique, de même que sur l'action plus ou moins spontanée du vice de l'atmosphère. Jusqu'à ce que de pareilles expériences aient été faites, on ne pourra pas lever le doute qui régne sur ces deux propositions.

Le délétère qui cause les fièvres intermittentes, semble bien avoir quelqu'analogie avec celui des fièvres rémittentes ou continues qui ont un caractère contagieux,

et dont la fièvre d'hôpital nous fournit un exemple; mais, dans cette dernière, nous avons à faire cette remarque, qu'il se mêle plus intimement avec les humeurs animales, particulièrement avec le sang dont il peut opérer la décomposition; c'est pourquoi on observe souvent des évacuations critiques qui annoncent que quelque matière a subi la coction pathologique. Il n'en est pas de même dans les fièvres intermittentes, parce que le travail se passant dans les nerfs, ne promet aucune évacuation, et c'est peut-être à ce défaut de coction de matières que ces fièvres doivent de ne pas être contagieuses, tandis que celles, dites d'hôpital, le sont à un très-haut degré; mais si les intermittentes obtiennent en cela un avantage précieux, elles n'ont pas celui d'éteindre chez les individus la disposition aux retours de la même maladie, comme dans les autres fièvres. Il est d'observation que ceux qui ont subi une fièvre d'hôpital, sont peu sujets à la contracter de nouveau. Cette vérité a été suffisamment démontrée par M. Gilbert (1), qui a fourni des exemples

(1) Voyez le tableau historique des maladies in-

à l'appui. Je m'en suis occupé aussi dans un mémoire que j'ai donné sur l'origine des virus (1).

Par quelle voie se fait l'absorption du principe des fièvres? Là-dessus, il ne peut y avoir de contestation; trois voies principales lui sont ouvertes : savoir, la respiration, la déglutition, et l'absorption cutanée. L'acte de la respiration portant dans les poumons des colonnes d'un air mal sain, contribue à imprégner les humeurs qui traversent ces organes du délétère que cet air contient. Si c'est par la déglutition que l'on suppose que se fait l'introduction du ferment fébrile, nous trouverons en effet, non-seulement que les alimens qui se sont saturés d'air par la mastication, se précipitent avec lui dans l'estomac, mais même qu'il y descend avec l'eau que l'on boit, laquelle devient un intermède propice à l'introduction du délétère. Mais la peau est peut-être la voie d'absorption la plus favorable. La facilité

---

ternes de mauvais caractère qui ont régné à la grande armée, etc. Berlin, 1808.

(1) Voy. Annales cliniques de la société de médecine pratique de Montpellier, pour l'an 1808.

qu'a l'air de se mettre en contact avec elle ; la grande surface qu'elle présente ; la propriété qu'elle a d'absorber des fluides plus ou moins denses, et ses communications aussi étendues que rapides avec l'intérieur du corps, lui donnent toute sorte de moyens de favoriser l'absorption du vice de l'atmosphère qui contribue à l'origine des fièvres.

Ce délétère n'a point de siége connu. D'après les différentes manières dont il s'introduit, on serait autorisé à le voir se mêler avec le sang dans les poumons ; à se combiner avec le chile dans le travail de la digestion, ou à se fixer sur les nerfs de l'estomac qui est un des centres les plus importans du système nerveux ; et s'il était absorbé par la peau, on pourrait le supposer introduit dans le tissu cellulaire, et circulant dans les vaisseaux lymphatiques, ou se portant indistinctement sur les différens organes avec lesquels la peau entretient des relations.

Quoique nous ignorions en quel lieu du corps humain il repose, il ne nous sera pas défendu pour cela de dire quelle est la partie sur laquelle il exerce plus spéciale-

ment son action. La définition que nous avons donnée de la fièvre intermittente, fait pressentir quelle est notre opinion sur ce point. Le délétère ne porte pas son action sur le système vasculaire, ni sur les muscles qui paraissent néanmoins prendre une part active au trouble fébrile ; il en est de ce virus comme de l'hydrophobie, qui se propage dans le corps au moyen du système limphatique, qui met à se développer, un temps indéterminé, et qui fait paraître ensuite les symptômes nerveux les plus effrayans. L'une et l'autre de ces maladies nous prouvent que la considération des causes premières, dans quelques cas, ne dit rien pour l'indication curative, et qu'il est plus sage d'arrêter les effets que de combattre les causes procathartiques, surtout lorsqu'à leur origine elles sont aussi imparfaitement connues que celles des fièvres intermittentes. Quels sont donc les effets ou les phénomènes produits par ces causes ? C'est ce que nous allons examiner.

En admettant que toutes les causes propres à produire une fièvre intermittente se sont réunies contre un individu, on verra paraître, soit spontanément, soit

après une cause déterminante, des frissons qui occuperont tout le corps, ou seulement quelqu'une de ses parties. Quelquefois ces frissons se changeront en un froid rigoureux qui durera plusieurs heures, et pendant ce temps, la petitesse du pouls, l'état spasmodique des muscles, et l'anéantissement des forces vitales indiqueront la part manifeste que le système sensitif prend au trouble qui règne dans tout l'individu, s'il n'est lui-même l'auteur de ce trouble. L'habitude que nous avons de voir les accès des fièvres intermittentes ordinaires, offrir à peu près la même intensité, nous fait négliger les considérations pathologiques dont ils devraient être l'objet. Pour persuader mes lecteurs de l'utilité de cet examen, j'appellerai leur attention sur les fièvres intermittentes pernicieuses. Ces dernières ne sont point, par leur essence, différentes des autres fièvres intermittentes; le caractère féroce qu'elles prennent, leur mérite seulement d'être placées au premier rang dans une nomenclature des ces fièvres dont elles sont, en effet, le degré le plus élevé : à quels traits les reconnaît-on, si ce n'est aux symptômes nerveux qu'elles

manifestent? C'est ainsi qu'on en voit d'épileptiques, de frénétiques, etc.; mais ces symptômes caractéristiques de l'intermittente pernicieuse, nous apprennent que dans les intermittentes ordinaires, il existe un état pathologique analogue, plus latent, il est vrai, mais dans lequel il y a incontestablement souffrance des nerfs. Si les fièvres intermittentes de toutes les espèces sont de même nature, et distinguées seulement par des degrés d'intensité plus ou moins grands, on ne pourra pas supposer que les unes sont l'expression de la souffrance des nerfs, et non pas les autres. Aussi, je ne balance pas à dire que les accès des fièvres intermittentes sont des périodes morbifiques caractérisées par plus ou moins de spasme qui indique la souffrance du système nerveux.

Ce spasme dure autant de temps que le frisson, et cette période, à mon avis, constitue seule un accès de fièvre; elle est, selon l'opinion de Brwn, le temps de la plus grande faiblesse, et je crois que la chaleur et la sueur n'en sont que la conséquence nécessaire. Aussi, je suis loin de penser qu'elles soient indispensables pour

caractériser un accès ; ce qui le prouve, c'est qu'elles sont d'autant plus fortes, que le froid a été plus grand, c'est-à-dire, que la réaction qui les a produites, s'est mesurée sur la résistance morbifique, ou sur la puissance qui a précédé ; et ce mécanisme morbifique, au lieu de nous offrir un concours d'agens congénérés pour subjuguer la maladie, nous présente, au contraire, une puissance vaincue par une autre puissance plus forte, d'où naît la chaleur, que l'on doit à l'effort que fait la vie pour rétablir l'ordre des fonctions, et sur-tout la circulation du sang à laquelle on est redevable du retour de cette chaleur. Si cette réaction vitale, qui subjugue la maladie, n'avait pas lieu, la période du froid se prolongerait, et terminerait même les jours du malade. C'est ce qui arrive, sans doute, dans les fièvres pernicieuses, où la vie est tellement opprimée, qu'elle est contrainte de céder à l'effort morbifique qui la tyrannise. Pour être convaincu de cette vérité, il faut avoir été témoin de quelques-unes de ces dernières fièvres, où l'anomalie et la vigueur des symptômes prouvent bien clairement l'impuissance

des réactions vitales qui se passent dans le corps.

Tout le monde sait combien sont dangereux les accès dont le froid dure long-temps; c'est encore pendant cette période que les vieillards souffrent le plus, parce que, chez eux, les moyens de réaction sont moindres; c'est enfin pendant le froid que, chez les personnes irritables, et chez les enfans dont la mobilité nerveuse est très-grande (1), on remarque des convulsions et tout l'appareil qui indique la souffrance particulière des nerfs, tandis que, chez les adultes, qui ont beaucoup plus de résistance vitale, on ne voit qu'un grand trouble suivi, comme dans les autres âges, d'une prostration considérable des forces : cette prostration même indique quelle a été la souffrance des nerfs; car, supposons une fièvre éphémère qui dure vingt-quatre heures, et un premier accès de fièvre qui dure tout autant de temps, les forces ne

(1) A cette occasion, il convient de s'étayer d'une réflexion de Franck, que cet auteur a exprimée en ces termes : *Infantes sub paroxismis convulsi non nunquam decedunt....* Voyez Epitome de curandis hominum morbis.

seront pas diminuées dans le premier cas, tandis qu'une faiblesse considérable suivra le second. Cette faiblesse se rapporte parfaitement à celle qui succède aux affections nerveuses, comme dans une attaque d'épilepsie, dans des convulsions, dans une atteinte de tetanos, etc., et nous autorise à croire que, dans les fièvres intermittentes, l'action morbide se passe toute dans les nerfs.

Le danger de la période du froid n'est pas moins démontré par les funestes effets que les personnes, faibles de leur constitution, ou rendues telles par les maladies, ressentent de l'impression du froid. Cette remarque est faite par Huxam, à propos des fièvres intermittentes; il démontre l'identité qui existe entre ce qui se passe, lorsqu'on ne peut supporter la température froide d'un bain, et le trouble qui a lieu pendant un accès de fièvre. Nous reconnaîtrons, en effet, avec cet auteur, qu'une personne faible, plongée dans un bain d'eau froide, manifeste la pâleur et la lividité de la peau, l'abattement des forces, la petitesse du poulx, et cet état voisin d'une lipothimie complète, ou même des

convulsions, symptômes qui appartiennent à la période du froid des fièvres intermittentes. Il n'est même pas douteux que cette personne ne trouvât la mort dans ce bain, si elle n'en était promptement retirée, et ce qu'elle va éprouver, nous offrira une imitation parfaite d'un accès de fièvre. Lorsque le froid, qui gênait la circulation du sang dans les vaisseaux qui se distribuent à la surface du corps, a cessé de porter son impression nuisible, la chaleur intérieure, ou la vie, s'est répandue à l'extérieur au moyen du sang qui a été libre de circuler; des sueurs plus ou moins abondantes ont succédé à cette chaleur, et le calme en a été la suite. Mais, dans ce cas, le froid a été le moteur des accidens qui ont eu lieu, tandis que la chaleur et les sueurs ont été le résultat de la réaction que la vie a exercée contre les atteintes portées par cet agent, et ces évènemens successifs ont composé un accès factice, sans qu'il fût nécessaire qu'une maladie spéciale en ordonnât la succession. Il en est de même dans les fièvres intermittentes. Le passage subit qui se fait du froid au chaud, est un contraste qui a embarrassé

beaucoup de médecins; il leur paraissait peu naturel que la cause qui avait imprimé au corps un sentiment de froid, pût aussi réveiller en lui la chaleur, et produire des sueurs. Ce contraste sera toujours un problême pour ceux qui feront dépendre ces deux dernières périodes de l'essence de la fièvre, tandis que la solution en sera facile, si on les considère comme le résultat de la réaction vitale qui s'exerce contre l'action du froid. C'est aussi ce que nous a démontré l'exemple que vient de nous fournir l'immersion dans l'eau froide, et que nous fourniraient également plusieurs cas pathologiques, si nous voulions les analyser.

Quelques accès de fièvre sont avec chaleur et sueur seulement; d'où l'on pourrait m'opposer que le froid n'est pas nécessaire pour constituer un accès. Je répondrai que, si la période du froid n'est pas toujours sensible, c'est que l'excitation nerveuse qui la produit, a été trop faible pour être aperçue, mais qu'il n'a pas moins fallu que l'état nerveux ait été combattu par la réaction vitale qui a suscité la chaleur; aussi, dans ces cas, cette dernière est-elle

plus faible que dans les accès ordinaires, parce qu'elle est le résultat d'un moindre effort et d'une réaction plus faible. Cette assertion, qui est confirmée par la pratique, revient à ce que nous avons déjà dit, que le froid fébrile très-intense, ou long-temps prolongé, indique le degré ou la durée de la chaleur qui doit suivre, car l'intensité des premiers symptômes est toujours la mesure des seconds. Mais c'est précisément ce rapport entre ces deux périodes, que j'invoque en faveur de ce que j'ai dit, que le froid constitue seul un accès de fièvre, et que les autres périodes n'en sont que la suite inévitable et nécessaire. Les objections que l'on pourrait me faire, seraient tirées de quelques accès irréguliers, les uns avec froid seulement, les autres avec chaleur. Je répondrai à toutes ces objections par ces mots, qu'il ne faut pas juger du caractère des maladies par quelques faits isolés et disparates, mais par la pluralité des observations concordantes; car, en médecine, les faits isolés qui s'éloignent de l'unanimité des suffrages, recueillis par l'observation, sont des êtres

sortis de la ligne naturelle, et considérés comme illégitimes.

Nous avons justifié, par l'analogie et par le raisonnement, ce que nous avions posé en principe, touchant la fièvre intermittente ; c'est une affection nerveuse sollicitée par un délétère, *sui generis*, dont nous n'avons pas démontré, *à priori*, la nature, mais sur lequel nous avons acquis des données assez certaines qui nous ont été fournies par l'induction. Il convient maintenant d'examiner quel crédit méritent les opinions le plus en vigueur dont ces fièvres ont été l'objet. Cet examen nous fera découvrir peut-être quelque vérité nouvelle, et nous fournira des preuves en faveur de notre manière de voir. Celle de ces opinions qui compte le plus de partisans, et qui a franchi déjà plusieurs siècles, applique la doctrine des crises au traitement des fièvres intermittentes, et fait considérer ces maladies comme tirant leur source des congestions bilieuses, des vices du sang, de la pituite, de l'atrabile, etc. Voyons quel degré de confiance elle mérite.

Une

Une opinion très-ancienne, et qui trouve encore beaucoup de partisans, veut que la bile, mise en fermentation ou trop abondante, soit la cause des fièvres intermittentes. Les vomissemens qui expulsent une quantité plus ou moins considérable de cette humeur, ont paru donner à cette conjecture un certain degré de probabilité: on a supposé que la bile, irritant l'estomac, donnait naissance à l'excitation fébrile, comme si l'on ne pouvait objecter que, si elle avait été versée en effet dans l'estomac, elle y exercerait une action permanente, et non point marquée par des retours périodiques. On objecterait encore que ces débordemens de bile existent à l'invasion des fièvres d'éruption de la petite vérole, de la rougeole, etc.; et cependant on n'a pas imaginé encore que ces dernières maladies tirassent leur origine du ferment bilieux. S'il était vrai que la bile, plus abondante, plus épaisse ou plus âcre, donnât lieu à ces fièvres, toutes les indications curatives seraient remplies au moyen des émétiques ou des purgatifs, et des délayans. Cependant, de tels moyens ont eu pour effet d'exaspérer les symp-

tômes, et de donner plus d'intensité à la maladie.

Les sectateurs des méthodes, qui réclament les crises comme les moyens curatifs les plus certains, n'ont pas manqué de voir dans les vomissemens de bile qui ont lieu pendant la vigueur des accès, l'opération de la nature par laquelle la cause qui avait suscité la fièvre, ou qui l'entretenait, est chassée hors du corps; cette manière de raisonner est erronée, parce qu'elle déplace les phénomènes morbifiques de leur ordre successif, et qu'elle fait considérer comme cause ce qui n'est simplement que l'effet. Le vrai point de vue sous lequel il faut voir ces vomissemens, est de les attribuer à une irritation nerveuse, qui, frappant de spasme la vésicule du fiel et les premiers intestins, ou qui, dérangeant le mouvement péristaltique, fait refluer la bile dans l'estomac. Mais le spasme n'est point dû à l'effusion de cette humeur dans les premières voies digestives, puisqu'elle n'a existé qu'après lui; ce qui est démontré vrai par ces cas, où une fièvre intermittente saisit, pour la première fois, un individu sortant de table,

où il a pris, de bon appétit, un repas copieux. Les vomissemens qui surviennent alors, après avoir expulsé les alimens, procurent aussi la sortie de beaucoup de bile. Doit-on penser que cette dernière humeur était dans l'estomac avant le repas? Il me semble que l'appétit en aurait été diminué, et que quelque autre symptôme aurait, dans les jours précurseurs, annoncé la dépravation des fonctions digestives et la disposition à la fièvre.

D'après cela, ne suis-je pas autorisé à dire que les guérisons des fièvres intermittentes, qui semblent être dues à des évacuations abondantes de matières, ont conduit à des erreurs ou à de fausses interprétations de l'observation pratique. Ces évacuations sont produites par l'effort de la nature ou de l'art contre les complications de la fièvre. Si les congestions de bile et d'autres humeurs étaient les causes des fièvres intermittentes, pourquoi ces dernières seraient-elles plus particulières à quelques pays? Pourquoi ne seraient-elles pas aussi répandues que les affections bilieuses elles-mêmes, qui sont de tous les lieux? Pourquoi, dans les constitutions médicales abon-

dantes en choléra-morbus, en dyssenteries bilieuses, en ictères, ces fièvres ne sont-elles pas plus fréquentes ou plus féroces? C'est que la bile n'est que le moyen par lequel elles se développent, et qu'il faut rechercher un agent plus actif, une force propre qui leur donne la forme sous laquelle elles se présentent. Cet agent est le virus fébrile dont l'action se porte directement sur les nerfs. Aussi, les médecins, qui ne voient que l'action de la bile, ont-ils été en peine lorsqu'ils ont voulu expliquer les guérisons qui s'opèrent sans évacuations ou sans aucune apparence de crise; et alors, fidèles à leurs principes, et pour ne pas les abandonner, ils se sont rejetés sur les crises insensibles, sur la coagulation de la matière morbifique, sur sa neutralisation, ou sur son absorption par les remèdes. Ces guérisons, sans apparence de matières, embarrassaient Torti, qui, entièrement dévoué à la doctrine des crises humorales, n'a pu s'empêcher de dire avec étonnement : *Insignes évacuationes! licèt (ut ingenuè fateor) ut plurimùm non succedant...* (1) Que doit-on penser, à plus forte

(1) *Therap. specialis.* Lib. I., cap. III.

raison, de la doctrine qui, considérant les accès comme des mouvemens suscités par la nature, attribue à ces mouvemens même une faculté curative à l'aide de laquelle la matière morbifique est préparée, évacuée ou détruite; car on n'a pas encore décidé laquelle de ces trois opérations ils exécutent positivement? Si les accès étaient des moyens de solution naturelle, combien de malades ne se livreraient-ils pas à cet espoir consolateur! que de fièvres, qui se prolongent un temps considérable, seraient arrêtées dans leur marche par leur propre moyen! mais à combien plus forte raison l'homme ne serait-il pas mis à l'abri du dépérissement, de l'abattement des forces, et des maladies consécutives qui sont trop communément les effets de la répétition des accès. Si les partisans de la doctrine des crises avaient réfléchi à ces désordres qui se passent, lorsque, selon eux, la nature est occupée à combattre la maladie, ils n'auraient pas propagé des erreurs qui viennent de ce qu'ils ont pris pour des crises ce qui n'était que le travail de la séparation de la fièvre même d'avec les

causes des maladies qui formaient la complication.

Une difficulté que l'on peut opposer à la doctrine des crises appliquée à l'étude des fièvres intermittentes, sera tirée des cas nombreux, où, aucun mouvement décrétoire n'ayant eu lieu, la fièvre cesse. Elle sera tirée, en outre, de l'effet du quinquina lui-même, qui agit d'autant mieux qu'il ne procure point d'évacuations. Je trouverai la même difficulté, si j'examine les dangereux effets des évacuans purgatifs dont cependant quelques médecins ont fait leur panacée miraculeuse contre les fièvres intermittentes. Ces médecins, ayant présent à l'esprit ce faux principe, que la nature prépare et cuit par degrés les matières qui doivent être évacuées ensuite, et dont le paroxisme aide l'évacuation, ont été, s'instituant les ministres de cette nature, jusqu'à donner des purgatifs au moment ou peu avant le paroxisme. Cette manière de combattre les fièvres me paraît plutôt perturbatrice que naturelle et méthodique; elle a réussi peut-être quelquefois. A côté des succès peu nombreux dont elle s'appuye,

voyons les dangers dont elle est entourée, et nous trouverons que loin de mériter la confiance, elle est toute au détriment de l'humanité.

Les médecins qui l'ont mise en vigueur, ne pourraient adopter ce précepte de Torti, et blameraient peut-être cet auteur sur la réserve ou l'ignorance qu'il affecte, lorsqu'il dit : *cùm ergò qui febres intermittentes curare aggreditur, nihil aliud possit intendere nisi submovere paroxismos, et ad coctionem, (verbo iterùm usitato sit venia) causam perducere; et cùm postremum istud per viam evacuationis, ut notum est, nequeat obtineri, reliquum est tantùm modò ut, sublatis per chinam chinæ accessionibus, ipsa demùm antecedens causa, quæcumque sit, ad intestinam secretionem, et inde secuturam spontaneam excretionem paulatim disponatur per viam alterationis*, etc.

Lorsque nous n'étions pas en possession de l'écorce du Pérou, on guérissait les fièvres avec les amers indigènes, par des amulettes placées sur différentes parties du corps, ou par des topiques rubéfians; aucun de ces moyens n'avait la propriété

d'évacuer les humeurs ; cependant on leur attribuait les guérisons. Quel était donc le pouvoir de ces remèdes ? Agissaient-ils en dépurant le sang, ou en coagulant la matière fébrile ? (Pour me servir des expressions familières aux sectateurs de la doctrine des crises), si telles étaient les conséquences que l'on veut en tirer, on les verrait sans cesse en opposition avec les principes, et leurs auteurs même seraient trouvés peu d'accord entre eux. Je citerai à cette occasion un autre passage de Torti.., *recolligendo itaque hìc quæ sparsim dicta et dicenda sunt, extra dubium est chinam chinam non agere in fluida, ut ea in universum figat, neque hoc ab ullo asseri posse; sed ad summum, quòd figat causam febrilem fluida ipsa perturbantem, et effervescere facientem.*

Cette cause fébrile, à laquelle cet auteur attribuait le pouvoir de troubler les fluides du corps humain, lui était parfaitement inconnue. Aussi, s'écrie-t-il, *sed ecquis certò novit materiam illam, quæ fermenti febrilis nomen sortitur, non esse aliquid in sanguine vel alio quolibet succo nimis exaltatum?* C'est d'après ces idées, qu'il a

entrepris ses expériences du mélange du quinquina avec différentes humeurs des animaux ou de l'homme même ? expériences qui lui ont appris que le sang devenait plus fluide ; que la bile changeait de nature, comme s'il avait pu tirer de ces faits quelque conséquence applicable à la thérapeutique des fièvres intermittentes ; il opérait avec des matériaux privés de vie, tandis que le quinquina pris intérieurement est secondé par cette faculté tutélaire dont les organes sur lesquels il opère, sont pourvus. Torti cherchait à découvrir les secrets de la nature, loin des lieux où ils reposent, et ses expériences n'ont point dissipé les ténèbres qui nous cachent l'action salutaire du fébrifuge.

Cette action du quinquina a jeté la plus grande confusion dans les opinions qui avaient régné avant que nous fussions en possession de cette écorce. Administré à des doses très-fortes, il n'a point paru causer le moindre trouble dans l'économie animale ; son usage n'a été suivi d'aucune crise apparente le jour de son administration, ni même plus tard ; au lieu de produire des évacuations, il les rend au

contraire plus rares. Aussi, les médecins ont-ils donné dans le vague des hypothèses: les uns, à l'exemple de Torti, ont dit qu'il agit sur le sang pour fixer le ferment fébrile; d'autres, qu'il calme l'effervescence de la bile mêlée au suc pancréatique trop long-temps retenu dans le pancréas; tantôt l'acidité du sang produite par les mauvaises digestions en est corrigée, et, d'autres fois, il étouffe une humeur vicieuse qui se mêle au fluide nerveux. Telles ont été les manières d'expliquer l'action secrète du quinquina, qui, pour le dire en passant, ne trouva d'opposans, lorsqu'il fut introduit en Europe, que parce qu'il ne produisait aucune évacuation, et qu'alors ou était plein de l'idée qu'une fièvre intermittente était imparfaitement guérie, si l'on n'avait pas observé des évacuations copieuses.

Ce que je viens de dire sur l'inefficacité des crises, ne détruit pas les avantages que l'on retire des émétiques, des purgatifs, etc., lorsqu'ils sont dirigés contre les causes qui compliquent les fièvres intermittentes. Ces causes, dont la principale est la bile, excitées par la chaleur, par des excès dans le régime, ou par une pas-

sion de l'ame, deviennent plus actives, et sont les moteurs de la disposition à la fièvre. Les évacuer est sans doute une obligation imposée au médecin, puisqu'il doit, autant qu'il est en lui, dépouiller la fièvre de ses complications. Mais nous avons eu occasion de voir que, sans la disposition aux fièvres, les causes déterminantes ne peuvent les produire; tout comme ces maladies peuvent exister sans la présence même de ces causes, puisqu'en effet elles persistent, lorsque le médecin a acquis la certitude morale qu'il a procuré des évacuations suffisantes. Le petit nombre de celles qui cèdent aux évacuans, ne peut être cité pour prouver le contraire de ce que j'avance; il est même des pays, où il faut s'interdire absolument les purgatifs; c'est ce que j'ai été à portée d'observer à Rome. J'ai lu dans un ouvrage moderne que la cause prédisposante des fièvres intermittantes ayant probablement son siége dans le système nerveux, sa guérison par les purgatifs ou par les émétiques, est le résultat de l'action de ces remèdes sur les nerfs, action qui est supposée être aussi subtile que le fluide nerveux lui-même.

Cette nouvelle propriété donnée à ces remèdes n'est, à n'en pas douter, que pour lever la difficulté que l'on trouvait à expliquer les guérisons qu'ils opèrent, parcequ'on a la manie de donner des explications de tout ce qui frappe notre attention. Pour nous, nous dirons que quand les évacuans opèrent la guérison d'une fièvre intermittente, c'est parce que l'élément fébrile n'est pas dans le corps avec une force suffisante pour rappeler le paroxisme qui n'avait été suscité déjà qu'à la faveur de la cause déterminante, laquelle, étant évacuée, laisse l'élément fébrile livré à sa force propre, ou mieux à son inertie.

Que l'on me permette de dire quelque chose aussi sur les crises par les urines. Ces humeurs crues, et très-claires pendant la période du froid, deviennent plus colorées pendant la chaleur, et finissent par déposer un sédiment terreux, que l'on a surnommé *briqueté*, parce qu'il ressemble à de la brique pilée qui aurait été délayée dans de l'eau. On a porté sur de telles urines une attention très-grande ; je leur ai donné la mienne aussi, et je ne suis point persuadé qu'elles soient caractéristiques de

quelque mouvement salutaire. J'ai vu de pareilles urines rendues par l'homme en santé, lorsqu'il s'était livré à quelqu'exercice, particulièrement aprés avoir usé immodérément du coït, ou pris un repas un peu plus copieux que de coutume, ou seulement pour avoir varié la qualité des vins qui avaient servi à sa boisson. Doit-on croire que, dans ces cas, les liquides du corps humain étaient surchargés de cette terre surabondante, dont ils devaient être débarrassés, ou que quelqu'humeur morbifique, sous la forme du sédiment terreux, ait été expulsée du reste des humeurs? Telle n'est pas mon opinion : il me semble plus à propos de dire que la commotion, donnée à tout le corps par l'excitation que le système nerveux a reçue pendant les excès qui ont été commis, a dérangé les secrétions habituelles ; et qu'il s'est fait une déviation de la matière de ces mêmes secrétions vers les voies urinaires. La même chose se passe vraisemblablement pendant les accès, par le trouble qu'ils jettent dans toutes les fonctions ; en sorte que ce que l'on prend pour une crise favorable de la maladie, n'est qu'un résultat

qui tourne peut-être même au détriment de l'individu. Il est d'observation constante que plus l'accès a été fort, plus ce sédiment est abondant; et, sans revenir ici sur les idées de force médicatrice, et de sa réaction contre la matière morbifique, nous dirons que l'accès de fièvre, étant un mouvement contraire à l'état de nature, intervertit l'ordre naturel auquel les fonctions sont soumises; et que, de ce trouble qu'éprouvent tous les organes et tous les systèmes, résultent des déviations de certaines humeurs, qui, lorsqu'elles ne sont point rejetées, se portent hors de leurs couloirs naturels, et constituent des maladies secondaires, telles que les engorgemens du système lymphatique, l'hydropisie, les affections du tube intestinal, etc.

Je ne trouve pas que les sueurs qui terminent les paroxismes, soient des moyens plus légitimes d'une guérison naturelle. Elles ont beau se répéter, ou bien être copieuses, la maladie n'en suit pas moins son cours; elles tendent même très-directement à détruire les forces; aussi les médecins même qui les ont préconisées, ont-ils été forcés d'avouer qu'il ne convient pas

de les provoquer. Si j'avais à dire mon opinion, on verrait clairement que je ne les considère que comme une suite naturelle et nécessaire du trouble qui a eu lieu pendant la période du froid, et par la réaction vitale qui a ramené la chaleur. Ces transpirations abondantes servent à chasser hors du corps les liquides que la lenteur de la circulation, pendant la première période de l'accès, avait laissés s'accumuler dans le tissu cellulaire. Modérées, elles sont salutaires, parce qu'elles préservent des engorgemens lymphatiques ou séreux, qui surviennent, en effet, lorsque les sueurs ne peuvent avoir lieu à cause de la faiblesse que la répétition des accès a imprimée à tout le corps, ou bien parce que la peau, se ressentant plus particulièrement de cette faiblesse, se refuse aux fonctions qu'elle exerçait auparavant. Trop copieuses, les transpirations tournent au détriment du malade, parce qu'elles privent le sang et la lymphe de la sérosité qui, les tenant en dissolution, favorisait leur libre cours.

Ce que je viens de dire touchant les crises par les sueurs, n'est, ainsi que ce que j'ai proposé en parlant du sédiment des

urines, qu'une opinion que je soumets, et qui me paraît vraisemblable. Ces deux questions seraient susceptibles de plus grands détails que, dans ce moment, je ne veux point entreprendre.

Le coup-d'œil rapide que nous venons de donner sur les divers moyens de solution que la nature ou l'art semble employer pour opérer la guérison des fièvres intermittentes, ne nous a rien appris de favorable à la méthode curative qui considère ces fièvres comme soumises à la coction pathologique. Nous avons vu que ce qui a été pris pour des évacuations critiques par quelques médecins, pouvait être considéré comme le produit, et non comme la cause du mouvement fébrile, et, qu'à proprement parler, il ne se fait point d'évacuations critiques. Ainsi, les théories qui cherchent la guérison naturelle de ces fièvres dans les évacuations abondantes de bile, de sédiment terreux des urines, ou dans des sueurs copieuses, sont versatiles et erronées. Je confesse que la bile trop abondante dans le corps, ou rendue très-effervescente par les chaleurs, est d'une considération majeure, lorsqu'il s'agit des fièvres inter-

mittentes

mittentes d'automne, mais seulement en tant qu'on la considère comme la cause déterminante de ces mêmes fièvres, et comme éveillant la disposition que le délétère fébrile à établie. Son action est pareille à celle d'une affection morale, qui, n'ayant, comme il est notoire, aucun rapport avec l'essence matérielle des maladies, peut néanmoins exciter une fièvre.

Ce que nous venons de consigner touchant la bile, est manifestement contraire à ce qu'en a dit Senac, dont les ouvrages méritent, à juste titre, d'être consultés. Mais on peut lui reprocher, peut-être, d'avoir fait jouer au système hépatique un rôle trop important, et d'y avoir rapporté trop exclusivement la cause des fièvres; *eam partem*, dit-il, *in quam recidit præcipuè veneni febrilis vis, hepar esse, omnia suadere videntur.* En partant de ce principe, il a considéré comme autant de moyens perturbateurs des fonctions du foie, les désordres des digestions, et les embarras de la circulation du sang dans la veine porte, qui ne sont, à nos yeux, que les effets même de l'agitation produite par le délétère fébrile. L'existence de ce délétère

ayant été suffisamment démontrée, et les voies par lesquelles il s'introduit ayant été bien déterminées, il nous reste à le suivre dans sa marche, afin de connaître l'action qu'il exerce sur les liquides ou sur les solides, qu'il rencontre d'abord, et de porter, touchant ces fièvres, un diagnostic exempt d'erreur.

En admettant, ainsi qu'il en a été question déjà, que l'élément fébrile se mêle au sang dans l'acte de la respiration, nous devrions supposer qu'il se porte à tous les organes, et dans toutes les parties du corps pour en troubler les fonctions, ou qu'il vicie directement cette humeur, en y introduisant des matières hétérogènes qui la portent à la dissolution. Imbus de cette idée, beaucoup de médecins ont dirigé leurs vues thérapeutiques vers le sang, qu'ils ont considéré comme profondément entaché de la cause de ces fièvres. Ils se sont étayés des hémorragies qui ont lieu pendant les accès; des congestions sanguines que l'autopsie cadavérique a démontrées chez les sujets qui avaient succombé dans la vigueur du paroxisme; et des engorgemens de même nature qui se

forment dans les viscères. Ces phénomènes pathologiques existent en effet; je les ai observés; je les ai mentionnés dans mes précédens Mémoires; mais je suis loin d'adopter les conséquences qui en ont été déduites. Je rappellerai en peu de mots ce que l'expérience m'a appris à ce sujet.

Les hôpitaux de Venise m'ont offert les premiers exemples de ce vice de la circulation du sang. La constitution épidémique qui régnait dans cette ville en 1806, donna à toutes les maladies que nous eûmes à traiter, un caractère pernicieux extrêmement grave; ce qui fit qu'après l'automne, qui fut abondante en fièvres intermittentes pernicieuses, nous eûmes des péripneumonies, des rougeoles, des petites véroles, etc., qui firent périr beaucoup de monde, et que les fièvres gastriques ou catarrhales les plus simples en apparence, devinrent souvent mortelles. Sans entrer dans des détails qui tendraient à exposer ce que cette constitution eut de funeste dans la plupart des fièvres aiguës, nous rappellerons ce que nous avons vu dans les intermittentes.

Je ne dirai rien d'exagéré en assurant que nous eumes à traiter autant de fièvres

intermittentes pernicieuses, que de simples; ce qui nous donna une mortalité considérable. Tous les cadavres furent ouverts; et si, par ces recherches, nous ne trouvâmes pas de quoi résoudre la question sur l'action du délétère, nous pûmes au moins en saisir les résultats. Le registre que je fis tenir des ouvertures qui furent pratiquées, et dont copie fut envoyée chaque mois à M. le médecin en chef de l'armée, prouva que chez les hommes qui succombèrent aux fièvres intermittentes pernicieuses, la circulation du sang s'était faite avec beaucoup de peine. Nous trouvâmes constamment l'oreillette droite du cœur distendue, et remplie par un caillot de sang dont le poids était de huit à dix onces. D'autres fois, au lieu d'un caillot, c'était une concrétion de fibrine et de gélatine dépouillée de la partie colorante du sang, qui se prolongeait par des ramifications longues de plusieurs pouces, et modélées sur le calibre des vaisseaux qui les contenaient; en sorte que nous fûmes autorisés à penser que la circulation du sang avait été empêchée par ces mêmes concrétions, qui s'étaient formées à la faveur de la stase du sang à son

arrivée au cœur. Mes observations cadrent parfaitement avec ce que l'illustre Harvée en avait vu lui-même, et qu'il a consigné dans ses écrits. *In tertianæ febris principio*, dit-il, *morbifica causa cor petens, circa cor et pulmones quando immoratur, anhelosos, suspiriosos, et ignavos facit, quia principium agravatur vitale, et sanguis in pulmones impingitur, incrassatur, non transit.* (*Hoc ego ex dissectione illorum qui in principio accessionis mortui sunt, expertus loquor*). *Tùm semper pulsus frequentes, parvi, quandoque inordinati sunt*, etc. Lorsqu'on a une idée parfaite de ces désordres de la circulation, on explique facilement pourquoi certains viscères, ceux sur-tout qui avoisinent le plus le cœur, se trouvent remplis de sang. Les engorgemens les plus ordinaires sont ceux de la râte, du cerveau, des poumons et du foie ; mais mon expérience m'ayant prouvé que le premier de ces viscères en est très-souvent atteint, me décida à distinguer la fièvre intermittente qui le produit, par le surnom de *splénique*. On en trouvera plusieurs exemples dans mes Mé-

moires sur les fièvres intermittentes pernicieuses observées à Rome. (1)

Mais, tout en admettant ces désordres de la circulation, je suis loin de reconnaître que le système vasculaire soit le moteur de l'action morbifique qui a lieu, ni l'agent actif des accidens graves qui s'en suivent. Il faudrait, pour cela, reconnaître dans les artères une force de contraction dont elles ne sont pas capables, ou dans le sang qu'elles contiennent, des qualités stimulantes extraordinaires par lesquelles les nerfs, étant excités, répandraient le trouble dans tout le corps; et, en admettant cette dernière proposition, on tomberait dans l'embarras que ferait naître la périodicité des fièvres; car si le sang est vicié au point de stimuler d'une manière funeste les nerfs, à des heures déterminées, il devra exercer cette même action dans toutes les heures du jour. Mais ce raisonnement est détruit par le calme dont les malades jouissent dans l'intervalle des paroxismes, en sorte qu'il n'y a point de

---

(1) *Voyez* Les annales cliniques de la société de médecine de Montpellier, pour l'an 1808.

probabilité en faveur de l'action du système vasculaire considérée comme productrice des fièvres, tandis qu'on ne peut pas nier la part que ce système prend au trouble général.

Ces obstacles à la circulation du sang sur lesquels l'autopsie cadavérique ne nous laisse aucun doute, sont le résultat d'une puissance qui s'est exercée sur le cœur; ce viscère a été tellement accablé par cette puissance, que ne pouvant recevoir tout le sang qui lui était apporté par la veine cave, il l'a laissé s'accumuler dans l'oreillette, dans les vaisseaux qui y aboutissent, et dans les organes qui l'avoisinent. Mais quels sont les instrumens par lesquels cette puissance s'exerce? Ce sont les nerfs qui, mûs par le ferment fébrile, ont frappé plus particulièrement le cœur du spasme qui s'est communiqué aux artères, ou qui, après avoir suscité une contraction générale ou limitée, a diminué la capacité des vaisseaux dans des proportions peu mesurées sur la quantité de sang qu'ils contiennent.

Ainsi, il sera vrai de dire que le spasme est la cause prochaine des désordres qui

se passent dans le système vasculaire, et que les nerfs, agens irrécusables de ce spasme, ont dû être mus par une cause que nous avons déjà signalée, qui a une action qui lui est propre, et des effets constans, et, quoiqu'il paraisse au premier abord que le sang reçoit les premiers matériaux de cette cause, ou ferment fébrile, il est cependant vrai de dire qu'il ne la retient pas, et qu'il s'en dépouille pour la déposer sur quelque partie du corps qui nous est inconnue, dans laquelle l'essence morbifique est élaborée d'une manière mystérieuse pour nous.

Si l'idée de l'infusion du ferment des fièvres intermittentes dans le sang pouvait prévaloir, pourquoi d'abondantes saignées ne seraient-elles pas le moyen de guérison le plus efficace contre ces fièvres, ainsi qu'elles le sont dans les maladies inflammatoires? Mais arrêtons-nous-là touchant cette proposition que l'expérience réprouve, et dont elle a démontré le ridicule et les funestes effets. Ne disons rien de la confiance que quelques médecins ont eu la faiblesse de donner aux saignées. Les circonstances où elles sont tolérées, se ré-

duisent à quelques fièvres intermittentes vernales ; encore même est-il permis d'assurer que la diète, et quelques boissons tempérantes peuvent toujours les remplacer.

Nous avons vu que la seconde voie par laquelle le délétère atmosphérique peut s'introduire dans le corps, est la déglutition, ou le mélange qui s'en fait avec les alimens et les boissons, soit qu'ils en aient été saturés avant d'être portés à la bouche, soit que le mélange en ait été fait par la mastication, ou que l'air vicié les ait accompagnés dans l'œsophage, et se soit précipité avec eux dans l'estomac pour y subir l'action digestive. Quand même je m'occuperais à analyser ce qui se passe dans ces différentes opérations, nous ne serions pas mieux instruits sur la marche du délétère ; et si je considérais la fermentation de la pâte alimentaire, et la séparation qui s'en fait dans les intestins, pour fournir le chile qui va se mêler au sang, je serais conduit aux réflexions dont cette dernière humeur vient d'être le sujet. Peut-être, serait-il plus à propos de rappeler la question si importante, et encore si mal résolue,

de savoir si les matières virulentes qui sont introduites dans l'estomac, y subissent une telle décomposition, qu'elles ne sont plus capables de troubler les fonctions de l'individu qui les aurait reçues, et que leur influence virulente reste sans effet. Avant de répondre à une question qui présente un si haut intérêt, il faudrait avoir fait une étude approfondie de la spécialité des virus sur les divers animaux, ou sur les différens organes de notre corps; car il n'est pas douteux que, comme certains poisons végétaux ont une action d'autant plus prompte et d'autant plus grande sur l'économie animale, qu'ils se trouvent plus immédiatement en contact avec les organes ou avec les humeurs qui en reçoivent une atteinte spéciale, de même les virus, ou leurs élémens, doivent avoir une action d'autant plus certaine qu'ils touchent les parties de notre corps avec lesquelles ils ont une plus grande affinité pathologique. On a trouvé des plantes vénéneuses dont le suc appliqué sur les nerfs n'a produit aucun désordre, tandis que porté dans le sang, il a causé promptement la mort.

La propriété élective que ces végétaux

exercent sur le système vasculaire, se trouve dans quelques-autres dont l'action se porte sur les organes de la sensibilité, et qui ont pour effet d'exalter ou d'engourdir cette faculté. Ce que la nature nous offre dans le règne végétal pour nous apprendre à distinguer les poisons d'après leur action relative, et leur spécialité, nous autorise à croire qu'il en est de même pour les délétères qui sont en dissolution dans l'atmosphère, et que nous ne pouvons saisir pour en faire des expériences semblables à celles qui ont déjà été pratiquées, au moyen des végétaux dont nous venons de parler.

Si je suis obligé de garder le silence sur la neutralisation des virus par l'action de l'estomac, j'aurai trouvé, du moins, l'occasion de faire apercevoir que le délétère qui cause les fièvres, quoique répandu dans tout le corps, ainsi qu'on peut le supposer, puisqu'il est entraîné par la circulation des humeurs, a avec le système nerveux la même affinité pathologique que nous avons reconnue exister entre certains poisons végétaux, et d'autres systèmes du corps humain. A la faveur de cette manière de

raisonner, on peut admettre que la cause essentielle des fièvres, passant par les voies digestives, est portée dans la circulation, et agit tôt ou tard sur les nerfs avec lesquels elle se trouve en contact. Son action dépend, ainsi que nous avons eu occasion de nous en persuader, de sa force propre ou des causes déterminantes qui, rompant l'équilibre des fonctions, détruisent la résistance vitale qui s'opposait à l'action du délétère.

Absorbés par la peau, les miasmes marécageux, ou de tout autre nature, pénètrent le tissu cellulaire, et peuvent, sans doute, se mêler aux liquides qui circulent dans le système lymphatique, ou au sang avec lequel ils ne tardent pas à être mis en contact. Mais considérés comme circulant dans le système lymphatique, ils ont été le sujet de diverses conjectures. C'est ainsi qu'on a soutenu que la cause première des fièvres est dans les glandes qui, étant obstruées, empêchent la libre circulation du fluide nerveux, lequel se mêlant à des sucs visqueux, change de nature, et, portant une impression morbifique sur le cœur et sur le cerveau, donne lieu

à la fièvre. Telle est la manière dont raisonnait Borelli. Nous avons une autre opinion qui semble devoir trouver place ici; elle est de Sylvius, qui suppose que le suc pancréatique dégénéré se mêle à la bile que le foie fournit au travail de la digestion; que ce mélange passe dans les intestins grêles où il fermente ; et que telle est la cause des fièvres intermittentes. L'incertitude qui accompagne de tels raisonnemens, nous prescrit de ne pas y arrêter plus long-temps notre attention. Nous observerons seulement qu'aucun d'eux ne méconnaît la souffrance des nerfs. Nous allons exposer une opinion que nous croyons digne d'un meilleur accueil.

Le vide que nous avons aperçu dans les raisonnemens des auteurs, touchant l'origine et les causes des fièvres intermittentes, nous oblige à puiser dans une autre théorie l'explication des phénomènes morbifiques qui appartiennent à ces maladies. Des humeurs plus ou moins viciées ne possédant pas, ainsi que nous l'avons démontré, une faculté spéciale pour susciter une fièvre intermittente, et leurs divers mouvemens ayant été interprétés à faux par les

sectateurs de la méthode des crises, il a fallu chercher, dans les solides du corps vivant, quel est celui d'entre eux qui reçoit, ou en qui se passe l'action morbifique : l'explication succincte des symptômes qui caractérisent un accès, nous le fera connaître.

Aussitôt que le ferment fébrile est mis en mouvement, le malade éprouve une douleur de tête, la lassitude, la pesanteur et le tiraillement des membres : des bâillemens involontaires, et le froid des extrémités, ou le sentiment de quelques frissons fugaces, qui parcourent le corps, ne tardent pas à se manifester; la vue s'obscurcit; une douleur ou langueur précordiale, la pâleur de la face et des extrémités, et le trouble des sens, se joignent bientôt aux premiers symptômes; et la faiblesse conduit le malade à se coucher : dès-lors, le froid se manifeste; il se borne quelquefois aux extrémités, ou se réduit à des frissons, mais, le plus souvent, il se répand dans tout le corps avec beaucoup d'intensité; les membres se fléchissent sur eux-mêmes, ou se rapprochent du tronc, le corps est pelotonné, il semble au malade que cette

position lui conserve la chaleur dont il éprouve le plus grand besoin; une force involontaire tient ses mains fermées, ou bien elles sont tremblantes s'il veut saisir quelqu'objet, il y a resserrement des mâchoires, ou bien l'inférieure est agitée par un tremblement convulsif; la peau est sèche, rugueuse et livide ; il n'y a point de transpiration ; les évacuations se suppriment, la respiration est courte et pénible, le pouls petit et déprimé, le calibre des artères est diminué, les veines qui étaient saillantes auparavant sont effacées ; le sang circule avec peine ; quelquefois il y a des vomissemens.

Tel est l'état du malade dans ce qu'on appelle la première période des fièvres ; la durée ne peut en être déterminée. Mais, dans les accès réguliers, elle est de deux heures, et, bientôt après, est suivie d'une chaleur qni vient par degrés: cette chaleur est annoncée par l'extension des membres ; le corps se déroule, le malade sort de dessous les couvertures où il s'était enfoui, la lividité et la paleur de la peau disparaissent, et sont bientôt remplacées par un teint rouge plus ou moins animé ; tous les

symptômes de la première période s'effacent, le pouls se développe et devient fréquent ; les envies d'uriner se font sentir, et cet état, qui dure plusieurs heures, précède les sueurs qui sont plus ou moins abondantes.

Cette démarcation bien tranchante, qui sépare la première période de la seconde, et qui nous offre un état diamétralement opposé, n'a pas assez occupé les observateurs : voyons ce que l'on doit en penser. La même cause ne peut produire un froid intense, et une chaleur excessive. A mon avis, le premier état appartient essentiellement à la maladie, tandis que le second est la suite inévitable du premier, et, au lieu de considérer le froid comme une cause irritante qui appelle la chaleur, je ne vois en lui que le symptôme pathognomonique de la fièvre, et la cause indirecte de la chaleur, qui n'est que le résultat de la réaction des forces vitales, réaction qui est suscitée contre les mouvemens intestins qui causaient le froid. J'ai eu occasion déjà de traiter cette question avec plus de détail. Mais ce symptôme caractéristique d'un accès de fièvre, ne doit être rapporté qu'à

la

la souffrance des nerfs : nous allons étayer ce raisonnement de quelques exemples.

Lorsqu'une commotion nerveuse est donnée au corps par une affection morale inattendue propre à flétrir l'ame, on sent des frissons circuler dans le corps de la même manière qu'on les éprouve pendant un accès de fièvre. Qu'un individu soit en proie à la crainte d'un malheur très-grand qu'il aura de la peine à éviter, des frissons continuels qui se font sentir en lui, la pâleur, la lividité de la peau, le refroidissement des extrémités, la petitesse du pouls, la gêne précordiale, la brièveté de la respiration, etc., qui caractérisent l'état d'anxiété où il se trouve, nous représentent presque l'homme dans la première période d'un accès. Mais la cause qui agit est une affection morale qui s'exerce sur les nerfs, lesquels, mis en mouvement, n'éprouvent pas une souffrance limitée à leur département, mais qui se communique aux muscles, au système vasculaire, aux viscères, etc., qui trouble toutes les fonctions, et qui donne lieu à des phénomènes analogues à ceux qui se passent dans les fièvres intermittentes.

A l'approche d'une attaque de vapeurs, d'épilepsie, ou d'autres affections nerveuses, les malades éprouvent la prostration des forces, les bâillemens, les frissons internes, le froid des extrémités, et plusieurs des symptômes dont la première période d'un accès se compose. Cet appareil cessant, il survient une diaphorèse analogue aux deux dernières périodes des fièvres intermittentes, quelques-uns éprouvent de la chaleur, d'autres suent ; on peut même prévoir qu'une personne qui est évanouie, va reprendre ses sens, en observant le moment où son corps passe du froid au chaud. Les mouvemens spasmodiques de la mâchoire et des membres, les mains fermées, etc., sont des symptômes de quelques affections nerveuses. Enfin, les sueurs terminent presque toutes ces dernières maladies, ainsi que nous les avons vues être la terminaison des accès des fièvres intermittentes.

Un exemple, tiré de Senac, mérite d'être joint à ces considérations ; le voici : un homme de qualité éprouvait un froid intense toutes les fois qu'il prenait un bain. A ce froid succédaient la chaleur et une sueur

modérées; et ce qu'il y a de plus particulier, c'est que ce froid, cette chaleur et cette sueur, se répétaient le lendemain à la même heure, et ainsi de suite pendant quelques jours, au bout desquels ils ne se montraient plus, et l'individu en était délivré sans le secours des remèdes. Croira-t-on, avec Senac, que l'action du bain se portait sur la veine porte, que les fonctions du foie en étaient troublées, et que de là naissait cette espèce d'accès périodique? Je pense que l'explication que cet auteur en donne est erronnée, et qu'il vaudrait mieux dire que cet homme, ne pouvait supporter l'impression du bain, à cause de l'excitabilité particulière de ses nerfs, et qu'il éprouvait moins une fièvre qu'une convulsion.

La conformité qui existe entre les symptômes des fièvres intermittentes, et ceux des affections nerveuses, nous autorise presque à dire que ces dernières sont des accès très-courts que la fièvre n'accompagne pas; et, réciproquement, que les fièvres intermittentes sont des affections nerveuses avec fièvre. Dans les unes et dans les autres, l'invasion est caractérisée par les mêmes symptômes; la même con-

formité se trouve dans la terminaison, et la faiblesse qui accompagne les paroxismes de ces deux genres de maladies, achève de nous convaincre qu'ils sont liés par des rapports naturels. Mais, pour faire mieux saisir la ressemblance qui existe entre ces affections, je dirai que les fièvres intermittentes ne diffèrent des convulsions que parce que la cause qui les produit, exerce plus long-temps, et plus directement, son action sur les nerfs, et que l'affinité pathologique qu'elle a avec eux, est trop grande pour que la réaction vitale puisse parvenir assez promptement à la vaincre.

L'analogie et l'observation nous ont montré le lien naturel qui unit les fièvres intermittentes aux maladies dont l'origine est depuis long-temps attribuée à la souffrance des nerfs : les symptômes par lesquels les fièvres intermittentes se peignent à nos yeux, sont-ils trompeurs ? et nos jugemens, mis en défaut, ont-ils aperçu l'erreur au lieu de la vérité ? je ne puis le croire : trop de témoignages se réunissent pour me démontrer que ces fièvres sont des excitations nerveuses, et, si le raisonnement ne nous avait conduits à cette conséquence,

nous la tirerions des écrits même de ceux qui se sont élevés avec ardeur contre les théories qui rangent ces fièvres parmi les maladies des nerfs. De ce nombre est Senac, qui, ayant consacré un chapitre à réfuter ces théories, ne peut s'empêcher de dire, *in motum quidem aguntur nervi in febrili frigore, nam id, ut dicemus, merè spasmodicum est* (1); et, dans un autre chapitre, où il s'explique sur la période du froid, il dit : *non alii profectò causæ immediatæ quàm nervis quâdam occultâ causâ in motum actis tribui potest ejusmodi affectus* (2). Après de tels aveux, faits par les détracteurs des théories que j'invoque aujourd'hui, puis-je me refuser à reconnaître que la cause prochaine des fièvres intermittentes s'exerce sur les nerfs?

Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit de cette cause. Quoique considérée comme agissant très-prochainement, nous estimerons aussi qu'elle dispose le système nerveux à manifester une fièvre intermit-

---

(1) *Senac, de reconditâ ebrium intermittentium naturâ.* Lib. I, cap. IV.

(2) *Ut suprâ.* Lib. I, cap. VIII.

tente, lorsqu'une cause physique ou morale, née de l'intérieur de nos corps, ou venue de l'extérieur, troublera l'harmonie des fonctions, et rompra la résistance vitale. C'est le délétère atmosphérique, rendu plus actif par des combinaisons nouvelles, ou des associations qui ont eu lieu dans l'individu, qui se porte sur le système nerveux par préférence aux autres systèmes, parce qu'il a avec lui une affinité pathologique analogue à celle que nous avons reconnue dans quelques matières vénéneuses ou virulentes. Je suis tellement persuadé que cette spécialité, et cette faculté élective, sont inhérentes à l'essence de ce délétère, que je ne crains pas de dire qu'il n'y a point de fièvre intermittente, sans le contact immédiat de ce principe morbifique avec quelque portion du système nerveux.

Quoique nos sens ne puissent pas saisir le mécanisme morbifique par lequel le principe des fièvres se porte sur les nerfs, ne paraît-il pas raisonnable de dire que, quand même on supposerait que la cause qui engendre les fièvres est tenue en dissolution dans quelqu'humeur naturelle de notre corps, le traitement doit se diriger

vers le système nerveux qui seul éprouve la souffrance. Si la nature du délétère était connue, et que l'on possédât le moyen de le neutraliser ou de le chasser au-dehors, on pourrait, avec quelque fondement, attaquer les humeurs qui lui servent de véhicule ; mais l'incertitude dans laquelle nous sommes à cet égard, ne pourrait nous conseiller que des moyens également incertains, que l'on n'emploie que trop souvent, et qui tournent au préjudice des malades.

La difficulté de connaître la cause efficiante des fièvres d'accès, est constatée depuis que l'on s'occupe de ces maladies ; et les médecins, dont la sagesse est peinte dans les écrits qu'ils nous ont laissés, l'ont rencontrée comme moi. Morton, qui mérite, à juste titre, d'être cité, s'exprime de la manière suivante : *Argumentis, quæ in hypothesi nostrâ generali attulimus, pensitatis, nemo (opinor) fermentum hoc venenatum in receptaculis, visceribus, aut recessibus nescio quibus, ad mentem veterum, collocabit; verùm in gremio spirituum delitescere, atque statis periodis, pro genio veneni, revirescere concedet; præsertim cùm omnes confiteantur*

fomitem insultuum hystericorum, et epilepticorum, qui non rarò stato tempore, sicut intermittentium febrium paroxismi, repullulant, in nervis contineri.

D'après ces données, la thérapeutique ne peut proposer que des moyens propres à calmer l'excitation nerveuse. Depuis le temps que l'on traite des fièvres intermittentes, et que l'on s'efforce de jeter plus de clarté sur leur diagnostic, on n'a pas démontré mieux que moi quelle est l'essence particulière de ces fièvres. Si cette difficulté a été insurmontable jusqu'à ce jour, je n'ai pas dû me promettre de la vaincre; mais, en simplifiant les idées sur la pratique, j'ai voulu affranchir mes malades de la quantité des remèdes dont on les accablait auparavant.

Ainsi, après avoir détruit les complications qui me paraissent contraires au succès du fébrifuge que je vais faire connaître, je ne me propose que de combattre ou d'arrêter les effets sensibles d'une cause inconnue, ou que je ne puis saisir; de prévenir l'excitation nerveuse qui se passe dans quelque partie du corps, et qui se propage dans tout le système; et d'opérer une dif-

fusion uniforme, et une excitation suffisante des forces vitales pour surmonter l'action morbifique du délétère fébrile qui met les nerfs en souffrance.

Toutes ces indications ont été remplies par le fébrifuge dont la formule suit :

Prenez un gros (trois grammes, huit déci-grammes) d'opium brut et purgé des parties ligneuses ; demi gros (un gramme, neuf déci-grammes) de camphre, et autant d'aloës succotrin ; triturez-les dans un mortier, et ajoutez, d'une conserve ou d'un sirop simple, la quantité suffisante pour en faire une masse pilulaire que vous diviserez en soixante bols.

Donnez ces bols, un à un, à la distance de deux heures, entre les paroxismes, ou plus rapprochés, si l'urgence le veut. La dose est de quatre à huit ou dix en un jour ; elle est réglée par le médecin, selon la force des accès et l'état du malade. Chaque bol peut être considéré comme remplaçant presque un gros de quinquina. Immédiatement après chaque bol, je fais prendre demi-verre d'eau et de vin, mêlés à parties égales. Cette boisson, qui n'est donnée qu'à titre de dissolvant, pourra

être remplacée par une infusion de fleurs ou de feuilles antispasmodiques, lorsqu'on aura à traiter des personnes qui n'aiment pas le vin : on évitera de donner les acides.

J'ai rapporté le mode d'administrer ces bols, afin de m'épargner des répétitions dans le récit que je vais faire des observations pratiques. Ainsi, lorsque je dirai que j'ai donné un nombre déterminé de bols fébrifuges, il sera sous-entendu que c'est d'après le mode que je viens d'indiquer.

OBSERVATIONS.

Fièvres intermittentes quotidiennes.

Ire. Observation. Eliaers (Louis), fourrier au 79e. régiment de ligne, né à Marchiennes-au-Pont, département de Jemmape, âgé de 22 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 13 octobre 1811, pour y être traité d'une fièvre intermittente irrégulière dont l'invasion datait du 9 du même mois. Des signes de saburre bilieuse m'engagèrent à lui prescrire un émétique le 14, et une médecine le 15. Quelques jours de repos furent donnés dans la vue d'attendre que cette

fièvre adoptât une marche régulière; ce qui eut lieu en effet, puisqu'elle prit le type quotidien; les accès venaient à onze heures du matin. Dans la nuit du 25 au 26, le malade prit six gros de quinquina dans du vin auquel j'avais associé trente gouttes de laudanum liquide. Deux autres gros de quinquina, préparés de la même manière furent donnés le 26, trois heures avant le fièvre, qui n'en vint pas moins à l'heure accoutumée, et sans rien perdre de son intensité. Je ne donnai aucun remède avant l'accès du 27, espérant que, si le paroxisme qui avait succédé à l'administration du fébrifuge, n'en avait pas été arrêté, celui qui viendrait après manquerait; car de pareilles guérisons sont assez fréquentes; mais mon attente fut trompée, et je renonçai au quinquina. J'observai, pendant quelques jours, que cette fièvre n'interrompait point sa marche quotidienne, et dans la nuit du 5 au 6 novembre, le malade prit quatre bols fébrifuges; il en prit autant le 6 au matin, avant l'heure du paroxisme, et la fièvre manqua totalement. Les bols ont été continués au nombre de

deux pendant quelques jours, et la guérison a été parfaite.

IIe. Observation. Magé (Louis), soldat au 3e. régiment d'infanterie légère, né à Thouars, département des Deux-Sèvres, âgé de 23 ans, d'un tempérament sanguin, entra à l'hôpital de Figuères, le 20 octobre 1811, ayant une petite fièvre quotidienne irrégulière, qui continua ses irrégularités jusqu'au 1er. novembre, époque à laquelle les accès revinrent, chaque jour, à une heure après-midi. Cet ordre régulier fut dû, sans doute, aux remèdes qui furent donnés à cet homme, pendant les dix premiers jours qu'il passa à l'hôpital, remèdes qui furent dirigés contre la complication bilieuse, et contre une exaltation manifeste du système vasculaire. Alors la fièvre dut être attaquée par les fébrifuges; les accès n'en étaient pas violens. Je ne prescrivis que quatre bols qui suffirent pour en empêcher le retour.

IIIe. Observation. Cabut (Honoré), sergent au 79e. régiment de ligne, natif de Namur, département de Sambre-et-Meuse, âgé de 33 ans, d'un tempérament

sanguin, entra à l'hôpital de Figuères, le 20 octobre 1811, pour une rechûte d'une fièvre dont les accès, qui revenaient chaque jour à quatre heures, n'avaient que peu d'intensité. Je ne prescrivis aucun remède, dans le dessein de devoir la guérison de cette fièvre au temps, et aux forces dont ce sujet me parut suffisamment pourvu; mais, cette guérison étant trop tardive, j'eus recours à l'administration des bols fébrifuges, dont cet homme commença l'usage au nombre de trois, le 2 novembre. Ce même jour, la fièvre manqua, deux bols prescrits le lendemain, rendirent cette guérison plus stable; cet homme n'a plus éprouvé d'accès.

IVe. Observation. Lelong (Simon), cannonier, âgé de 21 ans, natif de ...., département de l'Allier, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 25 octobre 1811, pour y être traité d'une fièvre intermittente qui avait commencé le 15 du même mois, et dont les accès revenaient tous les jours, de dix à onze heures du matin. Il prit l'émétique dès les derniers jours d'octobre, après quoi rien n'indiqua chez lui le besoin d'être purgé.

Il reprit son appétit, mais sa fièvre continuait. Le 2 novembre, il prit, de huit à dix heures du matin, trois bols fébrifuges. Je comptais peu sur leur effet, vu que la dose ne me paraissait pas assez forte, et que le remède aurait à peine le temps d'agir dans le corps; cependant ils suffirent pour prévenir l'accès qui devait avoir lieu ce même jour. Deux bols, donnés le lendemain, non-seulement n'empêchèrent pas un petit accès de fièvre qui eut lieu, mais même semblèrent avoir mis la bile en mouvement, car le malade fut inquiété toute la journée par de fréquentes évacuations alvines de nature bilieuse, que je tempérai par l'eau de riz et le laudanum, et auxquelles je mis fin par un purgatif qui fut donné le 5. Le malade passa la journée du six dans le plus grand calme ; il fut exempt de fièvre; les évacuations alvines étaient arrêtées ; sa santé s'est rétablie promptement, il n'a plus eu d'accès.

Ve. Observation. Francfort (Aimé), brigadier de gendarmerie, natif de Landrecies, département du Nord, âgé de 38 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 20 octobre 1811, pour

une fièvre dont les accès revenaient tous les jours; il fut purgé, prit ensuite six gros de quinquina en un jour, et sa fièvre céda à ces moyens. Mais elle reparut le premier de novembre, et se répéta tous les jours à quatre heures du soir. Ce militaire fut mis à l'usage des bols fébrifuges : il en prit neuf répartis également pendant les jours, 4, 5 et 6. L'accès qui eut lieu le 4, fut avec plus de froid que ceux des jours précédens, celui du 5 très-faible ; il en fut de même de celui du 6. Je n'osai point porter la dose des bols à un plus grand nombre, intimidé par un appareil bilieux qui se manifesta ; car la peau devint jaune sur toute l'habitude du corps, et l'appétit diminua. De ces symptômes, je conclus même à la nécessité de supprimer les bols, et d'employer des anti bilieux. A cet effet, je donnai les boissons nitrées, les bols fondans, et je fis pratiquer sur l'abdomen des linimens qui se composaient d'huile, de camphre, et d'alcali volatil; dix jours de ce traitement suffirent pour extirper ce reste de fièvre, et le malade, rendu à la santé, sortit de l'hôpital.

Fièvres intermittentes distinguées d'après le type tierce.

VIe. Observation. Page (Claude), gendarme à pied, entra à l'hôpital de Figuères, le 29 octobre 1811, ayant une fièvre double-tierce, qui était une rechute d'une pareille fièvre qu'il avait éprouvée un mois auparavant, et dont il avait été guéri par un traitement méthodique qui fut terminé par l'administration du quinquina. Cette rechute datait du 25 octobre; le 27, cet homme prit une dose d'émétique qui procura des vomissemens bilieux, et je lui prescrivis une médecine le 1er. novembre: ces moyens n'apportèrent aucun changement à la fièvre dont les accès, alternativement forts ou faibles, revenaient à onze heures du soir. Me croyant assez certain du bon état des premières voies, je donnai quatre bols fébrifuges qui furent pris dans la journée du 4, et qui diminuèrent l'accès de moitié; la même dose, ayant été répétée le lendemain, mit fin à la fièvre. Deux bols furent donnés le 6, pour assurer la guérison qui a été durable.

VII.

VIIe. Observation. Perard (Michel), fourrier au 11e. régiment de ligne, natif de Grenoble, département de l'Isère, âgé de 20 ans, d'un tempérament pituiteux, et disposé à la phthisie pulmonaire, entra à l'hôpital de Figuères, le 30 octobre 1811, ayant une fièvre tierce qui datait du 10 du même mois, et qui se convertit en une double tierce après un émétique pris la veille de l'entrée à l'hôpital. Les accès venaient pendant la nuit, et je n'en fus jamais témoin; mais le malade me rapporta qu'ils n'étaient pas fort inquiétans, et qu'ils ne duraient que trois ou quatre heures. Aussi, dosant le remède en proportion de leur intensité, je ne prescrivis que trois bols le 2 novembre. Leur effet contre la fièvre ne fut pas complet, mais ils diminuèrent beaucoup l'accès, et quatre bols, donnés le lendemain, me prouvèrent, en dissipant la fièvre, que la dose de trois bols avait été insuffisante pour opérer la guérison.

VIIIe. Observation. Gallut (Pierre), soldat au 79e. régiment de ligne, né à Mothe-Saint-Heraye, département des Deux-Sèvres, âgé de 27 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le

30 octobre 1811, pour une fièvre dont les accès revenaient chaque jour, à quatre heures du soir; ils étaient alternativement forts ou faibles; ce qui me fit donner à cette fièvre le surnom de double tierce. Le 1er. du mois de novembre, cet homme prit un émétique, et le 2, une médecine. Ces deux évacuans délivrèrent le corps d'une quantité de saburres bilieuses. Le 3, point de remèdes, la fièvre ne parut pas avoir éprouvé de changement. Trois bols fébrifuges furent administrés le 4; j'en prescrivis deux pour le 5 et quatre pour le 6, jour auquel la guérison de la fièvre eut lieu. Point de remède le 7. Quatre bols le 8, autant le 9, et, ce jour, un accès de fièvre, non correspondant, pour l'heure de l'invasion, avec celle des retours primitifs, fut observé très-distinctement, et s'accompagna de symptômes qui, indiquant la turgescence de la bile, firent sentir la nécessité de la combattre. Un purgatif pris le 12 du mois, procura plusieurs selles abondantes, et dissipa la fièvre sans aucun autre secours.

Il me semble que, dans cette observation, l'état pathologique nerveux, a été attaqué avec succès par les bols qui mirent fin à

la fièvre jusqu'au 9, et que la bile, qui, peut-être, fut mise en mouvement par les bols, ou par quelqu'autre cause inconnue, détermina un mouvement fébrile qui eut la forme des fièvres de la constitution régnante, sans qu'on puisse dire que ce fut un retour de la fièvre préexistante. Cette conjecture me paraît être autorisée par la disparition de la seconde fièvre après les évacuations bilieuses, et sans le secours des fébrifuges.

IXe. Observation. Conzai (Noël), sergent des grenadiers au 79. régiment de ligne, natif de Mothe-Saint-Heraye, département des Deux-Sèvres, âgé de 32 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 31 octobre 1811, pour une fièvre double tierce qui datait du 15 de ce même mois, et dont les accès venaient alternativement à quatre ou à six heures du soir; ce militaire prit un émétique, et fut purgé; ensuite il fit usage, pendant deux jours consécutifs, des décoctions de quinquina auxquelles j'ajoutai la liqueur d'Hoffmann. Ce fébrifuge, qui avait guéri d'autres malades, fut sans effet pour celui-ci. Quelques jours après, je donnai demi-once de quin-

quina, et la fièvre se montra rebelle. Enfin, j'eus recours aux bols fébrifuges ; j'en prescrivis quatre le 8 du mois, autant le 9; et la fièvre ne fut diminuée que de moitié. Je doublai la dose le 10, et la fièvre disparut complètement : elle ne se montra plus par la suite.

Cette observation est une de celles qui nous indiquent le mieux, à quel nombre il faut porter les bols lorsqu'on veut avoir une guérison prompte et assurée.

X^e. Observation. Chevetel (Augustin), sergent au 79e. régiment de ligne, âgé de 27 ans, d'un tempérament pituiteux, entra à l'hôpital de Figuères, le 26 octobre 1811, étant atteint d'une fièvre tierce qui datait du 1er. septembre. Cet homme avait une obstruction de la rate, peu sensible à la vérité, et qui, dans les premiers jours d'octobre, avait produit une douleur à l'hypocondre gauche. Cette douleur avait été calmée par des moyens convenables; mais la fièvre qui persévérait, avait rendu inutiles les soins que plusieurs médecins avaient donnés à cet homme qui avait pris le quinquina dans différens temps : il fit usage de quatre bols fébrifuges, répétés pendant

trois jours consécutifs, et le onzième jour du mois, qui était le troisième de l'administration de ces bols, la fièvre manqua, et ne reparut plus.

XIe. Observation. Boucherie (François), cannonier, natif de Poitiers, département de la Vienne, âgé de 26 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 19 octobre 1811, à cause d'une fièvre tierce dont le premier accès s'était montré le 12 du même mois. Peu de jours après son entrée, il prit un émétique, et vingt-quatre heures après, une médecine. Ces moyens n'ayant procuré aucun amendement, je donnai le quinquina à la dose d'une once et demie en deux jours, et je parvins à arrêter les accès. Quelques prises de quinquina, prescrites les jours suivans dans la vue d'extirper totalement la disposition morbifique, n'empêchèrent pas la fièvre de revenir le premier novembre. L'accès eut lieu pendant la nuit. Je me proposai aussitôt d'essayer, chez cet homme, les bols fébrifuges dont j'augurai plus favorablement que du quinquina qui n'avait eu qu'un effet passager. Il en prit six dans la journée du 4, et la fièvre, dont le retour

correspondait à la nuit suivante, ne se fit point sentir; deux bols furent donnés pendant trois jours de suite pour éloigner la disposition à la fièvre, ainsi qu'on a coutume de le pratiquer dans les traitemens par le quinquina. J'ai pu observer cet homme jusqu'au 17 du même mois, et je me suis convaincu de la stabilité de sa guérison.

XIIe. Observation. Portié (Jean), soldat au 79e. régiment d'infanterie, né à..... département de l'Ariége, âgé de 21 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 31 octobre 1811, pour y être traité d'une fièvre tierce qu'il avait éprouvée déjà dans le mois d'août, qui avait été combattue avec avantage en peu de jours, et dont le retour datait du 25 octobre. Les accès étaient fixés à six heures du matin. Rien n'indiquait que cet homme eût besoin d'un émétique ou d'une médecine; il avait bon appétit, et passait la plus grande partie du jour à se promener. Ces raisons m'autorisèrent à considérer la fièvre comme exempte des complications bilieuses qui étaient très-communes alors, et me décidèrent à recourir de suite aux fébri-

fuges. Le premier novembre était un jour de fièvre. Le 2, je donnai six bols qui eurent pour effet de diminuer toutes les périodes de l'accès qui suivit, soit dans leur durée, soit dans leur intensité. Quatre bols, administrés le lendemain de cet accès, procurèrent une diminution manifeste du suivant, mais ne le dissipèrent pas en entier; et cette même dose, répétée les jours d'après, ne suffit pas encore pour conduire à une guérison parfaite. Je pensai, dès-lors, que la quantité des bols devait être augmentée; et ma conjecture fut démontrée vraie, car ils furent portés au nombre de huit dans la journée du 10, et l'accès qui était attendu le lendemain matin n'eut pas lieu, et ne reparut plus.

L'observation que je viens de rapporter, est une de celles où les bols ont été prescrits en plus grande quantité; elle doit rassurer les praticiens que la crainte d'administrer ce fébrifuge à haute dose pourrait arrêter. Je puis affirmer que, chez ce sujet, il n'y a eu aucun changement dans l'ordre naturel des fonctions du bas ventre, ni la plus petite atteinte au cerveau; car, au lieu de la somnolence, et de la torpeur que les

fortes doses d'opium procurent quelquefois, cet homme éprouva un insomnie qui l'étonnait beaucoup.

XII.e. Observation. Martin (Jean), soldat au 23.e. régiment d'infanterie légère, natif de..... département du Puy-du-Dôme, âgé de 23 ans, d'un tempérament pituiteux, entra à l'hôpital de Figuères, le premier novembre 1811, pour une fièvre tierce qui avait été traitée par le quinquina, et dont il avait été délivré pendant quarante jours. Sa rechute datait du 25 octobre. La fièvre devant venir le 4 novembre, à deux heures après midi, je prescrivis six bols fébrifuges à prendre dans la nuit du 3 au 4, et deux autres dans la matinée de ce dernier jour, et la guérison fut parfaite. Je ne donnai aucun bol les jours suivans, dans le dessein d'observer si elle serait durable, ou si je devrais admettre dans ma pratique, l'usage prolongé de ce fébrifuge, ainsi qu'on le fait du quinquina. Mais la constance du succès me persuada que l'on pourrait, à la rigueur, s'en tenir à la dose qui avait dissipé le dernier accès : néanmoins, je ne fais pas de cette considération une loi rigoureuse, et je crois qu'il est

quelquefois utile de donner quelques bols après la guérison, ainsi que je l'ai pratiqué moi-même.

XIVe. Observation. Bardet (Jean), grenadier au 11e. régiment de ligne, né à . . . . ., département du Jura, âgé de 30 ans, d'un tempérament sanguin, entra à l'hôpital de Figuères, le 5 octobre 1811, pour une fièvre tierce dont il fut convenablement traité par un médecin, mon prédécesseur. Il avait terminé sa convalescence, et se disposait à quitter l'hôpital, lorsque, vers la fin d'octobre, il éprouva un accès de fièvre; sa langue indiquant des saburres bilieuses, et l'appétit étant perdu, je lui donnai une médecine ordinaire. Les jours qui en suivirent l'administration, ne furent pas exempts de fièvre, et même les accès, au lieu de ne revenir que tous les deux jours, avaient la marche quotidienne ou double tierce; leurs retours étaient fixés à six heures du soir; c'est ce que j'observai le 1er. et le 2 novembre. Dans l'intention d'y mettre fin, je prescrivis trois bols fébrifuges dont l'effet fut de diminuer l'accès; pareille dose ayant été prescrite le 4, suffit

pour la guérison de cette fièvre dont le malade n'éprouva plus de retour.

XVe. Observation. Bonevigne (Pierre), grenadier au 79e. régiment de ligne, né à Verdun, département de Lot-et-Garonne, âgé de 26 ans, d'un tempérament sanguin, entra à l'hôpital de Figuères, le 1er. novembre, ayant la fièvre tierce depuis deux mois. Les accès, qui étaient de peu de durée, venaient à quatre heures du soir. Ne voyant aucune indication pour ordonner les purgatifs, j'en vins de suite à l'administration des bols fébrifuges qui furent prescrits, au nombre de trois seulement, le 2 novembre, jour où la fièvre était attendue; le malade n'éprouva point d'accès. Même dose le 3 et le 4, et la fièvre manqua encore, en sorte que je fus certain que cet homme était parfaitement guéri.

XVIe. Observation. Chadouin (Guillaume), soldat au 11e. régiment de ligne, né à Thiviers, département de la Dordogne, âgé de 20 ans, d'un tempérament bilieux, entra à l'hôpital de Figuères, le 20 octobre 1811, pour s'y faire traiter de la fièvre tierce dont il souffrait depuis le 12 du même mois.

Dans les premiers jours, elle avait eu une marche irrégulière, mais lorsque le malade fut soumis à notre examen, elle était réglée selon le type tierce. Un émétique pris à la caserne, avait suffi pour rétablir les fonctions de l'estomac; la langue nette, les forces conservées, et l'appétit bon, m'autorisèrent du moins à porter ce jugement. En conséquence, je m'abstins de donner des remèdes, voulant consacrer quelques jours à l'observation, et dans l'espoir que le repos, dont le malade jouirait à l'hôpital, mettrait fin à cette fièvre; ce qui arrive assez souvent chez les militaires pour lesquels les fatigues et les privations sont fréquemment les causes déterminantes des fièvres: mais mon attente ne fut point réalisée, et persuadé que j'avais à combattre une fièvre intermittente essentielle, je prescrivis six bols fébrifuges le 2 novembre, qui empêchèrent le retour de la fièvre qui était attendue pour ce même jour à huit heures du soir; je donnai deux bols le lendemain, et j'en bornai là l'usage. La fièvre n'offrit aucun retour jusqu'au 10, jour auquel ce militaire prit son billet de sortie.

J'aurais à rapporter encore plusieurs observations dans lesquelles les bols fébrifuges ont été spécifiques contre les fièvres intermittentes; mais je crois que c'est assez de celles que je viens de transcrire, pour éclairer sur l'utilité de ce médicament, et pour guider ceux de mes confrères qui l'admettront dans leur pratique. Toutes fois, je préviens que je me suis appliqué à rapporter les cas les plus variés, afin que la narration que j'en ai faite, fournît les documens que je me dispenserai de donner sur l'opportunité de l'administration de ce fébrifuge. J'ai vu ces bols avoir un succès complet dans un seul cas de rhumatisme, maladie ancienne chez l'individu qui en était atteint, (François Coulon, sergent au 11e. régiment de ligne), qui avait été rappelée par les fatigues de la dernière campagne, et qui céda, au bout de huit jours, à l'administration de quatre bols par jour.

Quelle est la manière dont ce fébrifuge agit? Quel est le système sur lequel il porte son action? Telles sont les questions qui doivent nous occuper. A cet effet, nous examinerons ce que l'on a pensé des trois médicamens qui entrent dans sa composition.

L'opium qui en est la base (1), a été considéré, dès les premiers temps de son usage en médecine, comme possédant des vertus calmantes. Depuis lors, on a beaucoup varié d'opinion à son égard. On l'a vu augmenter le ton du système vasculaire, et en même temps, on s'en servait pour calmer les hémorragies. On l'employait pour appaiser l'irritabilité nerveuse, et quelquefois il paraissait l'exciter. On le donnait pour provoquer le sommeil, et il causait l'insomnie ; on l'employait pour calmer les désirs vénériens, et il les augmentait ; enfin, en

(1) L'opium est un suc épais, d'une cassure luisante, d'une couleur brune jaunâtre, contenant des principes gommeux et résineux ; il se ramollit entre les doigts, est inflammable, et non fusible ; il a une odeur vireuse pénétrante, et qui porte à la tête, une saveur âcre, amère, et nauséabonde. On le tire du levant ; on l'obtient, par incision ou par expression, du pavot somnifère, *papaver somniferum*. L. Les pays où cette plante se plaît ; sont la Syrie et plusieurs autres provinces de Turquie. On l'a familiarisée en France et en Espagne, et on en retire un extrait qui a les mêmes propriétés que l'opium du commerce.

M. Dubuc, pharmacien, à Rouen, qui a cultivé lui-même des pavots blancs, en a retiré un produit parfaitement semblable à l'opium du commerce.

Asie et en Afrique, il était considéré comme un excitant des plus énergiques, et en Europe comme sédatif. Brwn a jugé ce différent par ces mots pleins de vérité. *Opium, me herclè, non sedat.* Telle est aussi notre opinion qui ne paraîtra point exagérée, si l'on se persuade que les maladies nerveuses dépendent généralement d'un état de faiblesse, assertion qui trouvera beaucoup d'incrédules, mais à l'occasion de laquelle on peut dire qu'en France les dames opposent aux maux de nerfs l'eau de poulet, les bains, et plusieurs débilitans analogues, et n'obtiennent que des guérisons tardives, tandis qu'en Italie et en Allemagne, elles recourent de suite au quinquina ou à l'opium, et qu'elles en sont promptement soulagées.

Au lieu de voir dans l'opium un calmant de l'excitabilité des nerfs considérée comme une augmentation vicieuse des forces, il sera à nos yeux le moyen d'augmenter l'énergie des systèmes nerveux et vasculaire, parce que nous croyons que la faiblesse est la cause la plus ordinaire des maladies nerveuses, qui peuvent, à leur tour, déterminer un état de faiblesse

encore plus grand que n'était celui qui les a précédées. Nous sommes donc bien éloignés d'adopter l'idée de Nysten qui pense que l'opium donné, soit à petite dose, soit à forte dose, conduit toujours à l'affaissement des forces vitales, et qu'il porte son action sur le cerveau, moins par l'intermédiaire des nerfs, que par celui du système vasculaire. Cet auteur qui a fait, avec soin, des expériences comparatives pour constater le degré d'action de chacune des parties constituantes de l'opium administrées séparément, et qui en a conclu à l'effet débilitant, est contredit par Sydenham, par Boerhaave, et par Haller, qui ont reconnu l'action excitante de ce remède sur le système vasculaire.

Mais tout ce que l'on peut dire sur cette propriété de l'opium, n'équivaut pas à ce ce qu'en a écrit un de nos meilleurs auteurs modernes, lors-même qu'il s'appliquait à la lui contester. Voici comment il s'explique. « On observe également, dit-il, que » les Turcs ne sont presque jamais atteints » par les maladies convulsives et périodi- » ques. M. Ananian eut sur-tout occasion » de se convaincre de cette vérité, lorsqu'il

» quitta la Turquie avec l'ambassadeur
» ottoman et sa nombreuse suite, pour se
» rendre à Paris. Aussitôt qu'ils furent ar-
» rivés dans la capitale de la Valachie, à
» Burkarest, ville très-mal-saine, tous,
» excepté trois individus qui usaient habi-
» tuellement, et modérément de l'opium,
» furent en proie à des fièvres pernicieuses.
» Ce fait particulier prouve combien l'éner-
» gie, et l'activité du principe sensitif sont
» favorables au développement des affec-
» tions morbifiques ». (1)

Ce fait qui nous apprend que trois individus qui faisaient un usage habituel et modéré de l'opium, ne furent pas atteints par les délétères atmosphériques qui régnaient à Burkarest, nous prouve que ceux qui n'usaient pas de ce moyen, manquèrent de force pour résister à ces mêmes délétères. La conséquence que l'auteur en tire pour faire considérer l'énergie, et l'activité du système sensitif comme favorable au développement des affections morbifiques, ne me paraît point applicable à ce cas,

---

(1) W. Nouveaux élémens de thérapeutique, etc., par M. Alibert. *Paris*, 1808, t. 2, p. 81.

car on ne peut pas supposer que tous ceux qui éprouvèrent ces fièvres pernicieuses eussent, en effet, cette activité du principe sensitif, qui serait considérée, alors, comme l'état habituel de santé; et qu'elle fût refusée précisément à ceux qui prenaient l'opium. D'ailleurs le raisonnement de cet auteur serait contraire à ce qui est conseillé sur l'usage des excitans dans les pays réputés mal sains. Mais il en coûte, quelquefois, d'abandonner une opinion anciennement acquise, avec laquelle on s'efforce de faire cadrer des observations pratiques qui tendent même à la détruire. M. Alibert, écrivain estimable, a, peut-être, adopté trop exclusivement les idées de M. Barbier sur l'effet sédatif de l'opium. Il n'est pas démontré, ainsi que ce dernier l'a avancé (1) qu'après l'administration de ce remède, les vaisseaux capillaires cutanés tombent dans l'atonie et le relachement, qu'ils perdent leur force contractile et expulsive, et que le sang qui y aborde et qui les pénètre en trop grande quantité, reste stagnant à la périférie du corps. Ces

(1) *Voyez* l'ouvrage déjà cité de M. Alibert, t. 2, p. 77.

idées me paraissent même se combattre mutuellement ; car les vaisseaux cutanés reçoivent, sans doute, cette inertie d'un ordre de vaisseaux plus considérables dont ils sont la continuation ; cette assertion ne peut être démentie. Par conséquent, si les artères principales frappées d'atonie, ne se contractent pas pour expulser le sang, ce dernier ne pourra pas être porté en trop grande quantité dans les capillaires cutanés, il stagnera dans toute l'étendue du système vasculaire ; la chaleur du corps s'effacera, la pâleur arrivera, le pouls deviendra faible; tandis qu'on observe tout le contraire de ce que nous venons de dire. Les effets ordinaires de l'opium sont d'accélérer les pulsations de l'artère, et de leur donner plus de développement ; c'est ce que l'illustre Haller a observé sur lui-même. La rougeur de la face, la chaleur de la peau et le prurit qui s'y manifeste, le sentiment d'une force intérieure, etc., indiquent les propriétés stimulantes et toniques de l'opium, et ne sont point les signes de la stase du sang. Pour donner plus de force à cette opinion, rappelons ce que l'on a dit tant de fois des peuples de l'Asie et de l'Afrique qui font

le plus grand usage de l'opium ; disons qu'ils en deviennent plus vigoureux, plus gais, plus audacieux, et plus propres aux combats de Mars, et à ceux de Vénus. Il est pour eux ce qu'est le vin pour l'habitant de l'Europe, il entretient leur force lorsqu'ils en usent avec modération, ou la dissipe lorsqu'ils en prennent avec excès.

Le camphre (1) que nous avons associé

---

(1) Le camphre du commerce, le même dont on se sert en médecine, est une substance concrète, d'un blanc cristallin, resplendissante, volatile, inflammable, d'une odeur très-pénétrante, d'un goût âcre et brûlant et un peu amer. Le camphre est produit par un laurier auquel il a donné son nom. On le retire par la sublimation en faisant distiller les parties ligneuses de cet arbre. Le produit de cette opération doit être raffiné pour avoir la substance dont nous avons indiqué les caractères physiques.

Au rapport de Fourcroy, plusieurs plantes indigènes fournissent du camphre ; Neuman, Jeoffroy et Cartheuser en ont trouvé dans les racines du cannelier, du thim, de la sauge, du romarin et de plusieurs plantes labiées ; et M. Josse, dans la racine d'aunée. On croit, mais peu d'auteurs assurent ce fait, que l'on trouve des larmes de camphre qui pendant l'été découlent du laurier, *laurus camphora*, L. qui croît en Chine, au Japon, dans les îles de Borneo, de Sumatra, ou du Ceylan. Celui qui parle avec le

à l'opium, réunit les mêmes vertus que lui, mais il a la propriété de rendre l'effet des remèdes plus expansible; on pourrait dire que son action balsamique se distribue dans l'intérieur de nos corps, comme son odeur très-volatile se répand à l'instant dans un appartement. Hoffman le considère comme un excellent antispasmodique; Kinneir et Vogel, comme un excitant chez les sujets d'un tempérament froid, et Pontier comme un narcotique équivalant à l'opium. Tralles, en 1735, publiait que ce remède est rafraîchissant, et il en éprouva sur lui-même des effets contraires. Nous pensons qu'il a les mêmes propriétés que l'opium, et qu'il peut empêcher les nausées que celui-ci cause à certains estomacs.

Il n'est pas à ma connaissance qu'on l'ait encore conseillé contre les fièvres inter-

---

plus d'assurance de ce camphre natif, est Zea, naturaliste espagnol, qui, d'après la manière dont il a répondu à la confiance du gouvernement de son pays, mérite la nôtre à juste titre. Ce que nous venons de dire, nous autorise à croire que l'on parviendrait facilement à faire du camphre avec les plantes indigènes, si l'on venait à manquer de celui que le commerce va chercher dans d'autres continens.

mittentes, à titre de fébrifuge. Barthez l'a employé dans le traitement de ces mêmes fièvres, lorsqu'elles s'accompagnaient de symptômes nerveux inquiétans, mais dans la vue seulement de calmer ces derniers. M. Chrétien s'en est servi sur lui-même, sous forme de friction, et en a obtenu la guérison d'une douleur sciatique dont il était cruellement tourmenté. Ce même médecin l'a employé avec succès contre les rhumatismes goutteux. On a reconnu que le camphre diminue l'action narcotique de l'opium.

La coutume où étaient autrefois les peuples orientaux, et qui s'est conservée chez leurs princes, d'associer le camphre à la cire que l'on brûle dans leurs palais ou dans les temples, est-elle une recherche due au luxe ou à la mollesse, ou bien est-elle dictée par les règles de l'hygiène? Si nous consultions nos goûts, et si nous recherchions quelles sont les odeurs qui flattent l'organe de l'odorat, nous aurions de la peine à nous persuader que celle du camphre pût être de ce nombre; et si l'on doit juger de ce qui peut plaire aux orientaux par ce qui nous est agréable, nous

serons autorisés à croire que l'ustion du camphre est moins réclamée par la sensualité, que par le dessein de purifier l'air. Parmi nous ce médicament est consacré aux mêmes usages, puisque dans les temps où règnent des épidémies, il n'est point de préservatif qui obtienne la préférence sur lui; et, d'après cela, ne pourrait-on pas supposer que ce médicament porte, au-dedans de nos corps, ses vertus antipestilentielles ou neutralisantes des délétères qui y suscitent des maladies; de même qu'il neutralise les principes de ces mêmes maladies, lorsqu'ils sont au moment de nous atteindre? Les traitemens des fièvres malignes dans lesquels il joue le premier rôle, ne sont-ils pas des témoignages à l'appui de ce que nous disons? Dès-lors, pourquoi ne serait-il pas considéré comme neutralisant le principe morbifique des fièvres intermittentes, qui, ainsi que nous l'avons démontré, tire son origine de la constitution vicieuse de l'air?

Si nos connaissances touchant la manière d'agir du camphre sont incertaines, les résultats du moins sont constants. Les auteurs des traités les plus modernes sur

la matière médicale, parlent de ce médicament avec beaucoup de retenue. Tel est M. Alibert; mais tout en louant leur sagesse, on désire néanmoins de connaître la conséquence des faits pratiques soumis à l'analyse. C'est d'après des faits de cette nature scrupuleusement observés, que nous disons du camphre, qu'il est antispasmodique, c'est-à-dire, qu'il donne aux nerfs le degré de force qui leur est nécessaire pour surmonter la puissance des causes morbides qui s'exerce sur eux.

Les uns ont accordé au camphre des vertus aphrodisiaques, les autres ont assuré qu'il calme l'ardeur vénérienne, et l'on cite à cet égard des faits qu'il est à propos de rappeler, pour faire voir qu'ils sont diamétralement opposés. L'un nous est fourni par Pauli, qui dit qu'une mère ayant donné, par son conseil, une forte dose de camphre à son fils pour le corriger du penchant qu'il avait à l'amour, n'obtint point l'effet qu'elle attendait de ce remède; Hoffmann assure que, loin de diminuer les désirs vénériens, il ne fait que les exciter. Un autre fait est tiré de l'ouvrage déjà cité de M. Alibert. Par lui, nous apprenons

qu'une femme de l'hôpital Saint-Louis à Paris, était tourmentée de fureur utérine, qu'on lui donna un gros de camphre, et que ce moyen appaisa totalement ses désirs dans les vingt-quatre heures. J'ai rapporté ces exemples afin de faire connaître qu'en aucun cas, ils ne peuvent être invoqués pour ou contre l'action tonique du camphre.

Laloès succrotin (1) qui entre dans la composition des bols fébrifuges, est purgatif, et empêche, par cela même, que l'opium ne rende les évacuations alvines trop rares ; il excite le système vasculaire, et donne du ton à l'estomac.

Ce que nous venons de dire sur les trois

---

(1) L'aloës succotrin est un suc concret, dur, friable, de couleur brune. Il a une saveur fortement amère, nauséabonde, une odeur désagréable; lorsqu'on le pile, ses molécules se répandent facilement dans l'air, et se portent dans les narines ou sur les lèvres ; réduit en poudre, il est d'un beau jaune. On le retire de la partie inférieure des feuilles de *l'aloës perfoliata*, ou *de l'aloës spicata*, végétal qui croît naturellement dans l'île de Soccotra. On l'a cultivé avec succès en Espagne dans le royaume de Valence, et on en a retiré, par l'incision, un suc égal à celui qui est dans le commerce sous le nom de *succotrin* ou d'*hépatique*.

remèdes qui composent le nouveau fébrifuge, et sur leurs propriétés médicinales, nous prouve qu'ils sont pourvus, isolément, de la faculté de donner plus de vigueur à tout le système, et de porter une action spéciale sur les nerfs. Réunis, ces mêmes remèdes ne perdent pas de leurs propriétés principales, tandis qu'il résulte de leur association un mixte qui n'a aucun des inconvéniens particuliers à chacun d'eux. C'est ainsi que l'aloës corrige la vertu stiptique de l'opium sur le tube intestinal, et que le camphre rend l'action de ce dernier moins fixe sur l'estomac, et sur le cerveau, tandis qu'ils marchent de concert pour dissiper l'atonie des systèmes nerveux et vasculaire, qui est manifeste dans les fièvres intermittentes.

Que devient, me dira t-on, le délétère fébrile lorsque les bols fébrifuges ont donné aux nerfs une force suffisante pour se prémunir contre ses atteintes? Et s'il est considéré comme une matière ou comme un virus venu du dehors qui a acquis au dedans de nous des qualités morbifiques nouvelles, pourquoi n'a-t-on pas à craindre qu'il n'existe encore, et qu'il ne porte de

nouveau son action sur les nerfs pour réveiller la fièvre ? Ces questions mériteraient, de notre part, un examen particulier, si, proposées déjà à l'occasion du quinquina, elles n'avaient offert une difficulté insurmontable pour en trouver la solution. Voilà pourquoi nous ne chercherons pas à pénétrer ce mystère. Les bols fébrifuges dissipent la fièvre aussi-bien que le quinquina ; les rechutes ne sont ni plus rapprochées, ni plus fréquentes lorsqu'on a guéri par leur moyen, que lorsqu'on a employé l'écorce du Pérou ; donc ils méritent la même confiance. La manière dont les remèdes agissent est quelquefois si difficile à expliquer, que, persuadés de cette vérité, nous nous bornerons à faire remarquer que les mêmes effets ne peuvent être produits par des médicamens opposés par leurs propriétés. Selon l'opinion générale, et d'après le sentiment du célèbre Barthez, le quinquina étant reconnu comme le médicament le plus propre à entretenir, ou à augmenter l'énergie de tous les systèmes, et la force vitale, nous devrons reconnaître aussi que les bols fébrifuges possèdent cette faculté, puisque nous les avons vus opérer

la guérison des fièvres intermittentes, aussi-bien que le quinquina.

Si je poursuivais plus loin l'examen des propriétés du fébrifuge, j'arriverais à dire que son efficacité est aussi mystérieuse que celle de la plupart des préparations officinales qui produisent des effets que l'on ne peut attendre des individus qui les composent. Mais il est un terme auquel l'esprit humain est obligé de s'arrêter dans toutes les connaissances auxquelles il s'applique, quoiqu'il apperçoive l'espoir qu'un jour elles seront plus étendues; et c'est ce que nous sommes forcés de faire dans l'examen des propriétés du nouveau fébrifuge.

Quelques nombreuses que soient les assertions dont les livres de médecine sont remplis, pour établir les vertus narcotiques de l'opium, nous pouvons assurer, d'après notre pratique, que les bols fébrifuges ont porté plutôt à l'insomnie qu'au sommeil; cette remarque même n'a été faite que sur un très-petit nombre d'hommes : plus souvent ils n'ont rien changé à l'état habituel de cette fonction. J'ai été porté à croire quelquefois qu'ils procuraient des évacuations alvines trop copieuses, et qu'ils met-

taient la bile en mouvement ; mais un peu d'attention m'a prouvé que ces évacuations avaient eu lieu chez des sujets qui avaient pris un nombre peu considérable de ces bols, tandis que cela n'était pas arrivé à ceux auxquels il en avait été prescrit huit dans une même journée ; d'où j'ai estimé que ces mouvemens n'étaient point dus au fébrifuge, mais bien à ce que les individus n'avaient pas été purgés convenablement. D'ailleurs, il est facile de se persuader que demi-grain d'aloës donné de deux en deux heures, ne suffirait pas pour provoquer des évacuations nuisibles.

Je n'ignore pas que quelques personnes du sexe ne peuvent pas, à raison de la délicatesse de leurs organes, supporter l'action de l'opium. Lorsqu'on aura à faire à de tels tempéramens, on donnera, d'abord, un ou deux bols dans toute une journée, afin d'essayer s'il sera permis de prescrire la dose jugée nécessaire pour couper la fièvre.

Si j'avais imaginé que le nouveau fébrifuge n'agît que comme antispasmodique, je me serais contenté de le donner peu de temps avant l'accès, et comme moyen perturbateur ; mais persuadé que dans la cura-

tion des fièvres intermittentes, l'indication principale est d'augmenter les forces, j'ai jugé plus convenable de l'administrer, peu à peu, pendant le temps qui sépare les deux paroxismes. On fera même très-bien d'en continuer l'usage après la guérison.

Dans le cours des expériences que j'ai faites pour reconnaître l'efficacité des bols fébrifuges, j'ai eu à traiter une seule céphalalgie périodique qui tirait son origine, ou qui avait succédé à une fièvre intermittente que l'on avait combattue par des purgatifs. Je l'ai attaquée par les bols fébrifuges, et je suis parvenu à la dissiper avec la plus grande facilité. Voici le fait.

Delas (Auguste), gendarme, né à Auch, département du Gers, âgé de 34 ans, d'un tempérament sanguin, entra à l'hôpital militaire de Figuères, le 27 octobre 1811. Lorsqu'il arriva auprès de nous, il venait d'éprouver plusieurs accès d'une fièvre intermittente, qui s'étaient répétés selon l'ordre quotidien ou double tierce, et qui avaient été interrompus par une médecine que ce militaire prit peu de jours avant son entrée à l'hôpital. Le motif pour lequel il réclama nos soins, était un mal de tête

violent qui lui revenait chaque jour, à l'heure où la fièvre avait coutume de se manifester, et qui se dissipait au bout de quelques heures, en sorte que l'on était autorisé à croire que la maladie présente était un reste de la fièvre qui avait précédé, ou une forme nouvelle qu'elle avait adoptée. Tel fut le diagnostic que j'en portai, et qui me conduisit à prescrire, dès les premiers jours, quelques verres de décoction de quinquina à chacun desquels je faisais ajouter quinze gouttes de liqueur minérale d'Hoffman. Je croyais que ces moyens préviendraient le spasme du cerveau, mais je fus trompé dans mon attente, il n'y eut point d'amendement dans les souffrances que le malade éprouvait, ce qui me décida à lui prescrire trois bols fébrifuges qu'il prit le 2 novembre. Ces bols suffirent pour empêcher les retours de la céphalalgie, et procurèrent une guérison parfaite. Cet homme sortit de l'hôpital peu de jours après, et rentra à sa compagnie.

Les maladies qui succèdent ordinairement aux fièvres intermittentes, sont les obstructions des viscères du bas ventre. On les traite par les remèdes fondants, aux-

quels on a recommandé, il y a peu de temps, d'associer les décoctions de quinquina; on a été même jusqu'à attribuer certaines guérisons à ce dernier moyen. Je suis persuadé qu'en pareils cas on se servira avec plus d'avantage des bols fébrifuges que l'on donnera à petites doses pendant un nombre de jours indéterminé.

En résumant notre opinion sur le nouveau fébrifuge, nous dirons qu'il agit aussi efficacement que le quinquina, et qu'il mérite la préférence sur celui-ci ; premièrement, parce qu'on peut l'administrer sous un petit volume, et qu'on n'est point rebuté en le prenant; en second lieu, parce qu'on peut se le procurer sans une grande dépense d'argent. Ces considérations font pressentir les avantages que le gouvernement en retirera pour l'utilité des armées; et ceux qu'il promet aux hommes de toutes les classes de la société, en s'accommodant à la délicatesse ou à la sensualité des uns, et en offrant aux autres, qui sont peu favorisés de la fortune, un moyen de guérison très-économique.

FIN.

NOTICE

SUR LES

TITRES ET TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DU

Dr BENJAMIN ANGER

Agrégé à la Faculté de médecine de Paris
Chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine

CANDIDAT A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE